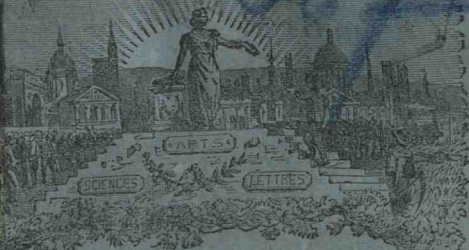


Bibliothèque Nationale



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
—
HELVÉTIUS
—
TRAITÉ
DE L'ESPRIT

TOME IV

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Rue de Valois, 2, Palais-Royal.

25 Centimes

25 CENTIMES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — VOLUMES A 25

CATALOGUE GÉNÉRAL

<i>Alferi</i> . De la Tyrannie.....	9	<i>Diderot</i> . Romans et Contes.....	8
<i>Ariosto</i> . Roland furieux.....	6	— Mélanges philosophiques.....	4
<i>Beaumarchais</i> . Mémoires.....	5	<i>Duclos</i> . Sur les Mœurs.....	2
— Barbier. Mariage de Figaro..	2	<i>Krauss</i> . Eloge de la Folie.....	1
<i>Boccaccia</i> . Délits et Peines.....	1	<i>Epicéte</i> . Maximes.....	1
<i>Bernardin de Saint-Pierre</i> . Paul et Virginie.....	1	<i>Fénelon</i> . Télémaque.....	3
<i>Boileau</i> . Satires. Lutrín.....	1	— Education des Filles.....	1
— Art poétique. Epitres.....	1	<i>Florian</i> . Fables.....	1
<i>Bossuet</i> . Oraisons funèbres....	2	<i>Fol</i> . Robinson Crusoé.....	4
<i>Boufflers</i> . Œuvres choisies....	1	<i>Fontenelle</i> . Dialogue des Morts.	1
<i>Brillat-Savarín</i> . Physiologie du Goût.....	2	— Pluralité des Mondes.....	1
<i>Byron</i> . Corsaire. Lara, etc.....	1	— Histoire des Oracles.....	1
<i>Casotti</i> . Diable amoureux.....	1	<i>Gotho</i> . Werther.....	1
<i>Céronatis</i> . Don Quichotte.....	4	— Hermans et Dorothée.....	1
<i>César</i> . Guerre des Gaules.....	1	— Faust.....	1
<i>Chamfort</i> . Œuvres choisies....	3	<i>Goldsmith</i> . Le Vicairé de Wake- field.....	3
<i>Chapelle et Bachaumont</i> . Voya- ges.....	1	<i>Gresset</i> . Ver-Vert. Méchant....	1
<i>Cicéron</i> . De la République.....	1	<i>Hamilton</i> . Mémoires du Cheva- lier de Grammont.....	2
— Catilinaires. Discours.....	1	<i>Homère</i> . L'Iliade.....	3
<i>Colin-d'Harleville</i> . Le Vieux Célibataire.....	1	<i>Horace</i> . Poésies.....	2
<i>Condorcet</i> . Vie de Voltaire....	1	<i>Jouy-Dugour</i> . Cromwell.....	1
— Progrès de l'Esprit humain..	2	<i>Juvénal</i> . Satires.....	1
<i>Corneille</i> . Cid. Horace.....	1	<i>La Boétie</i> . Discours sur la Ser- vitude volontaire.....	1
— Cinna. Polyucte.....	1	<i>La Bruyère</i> . Caractères.....	2
— Rodogune. Menteur.....	1	<i>La Fontaine</i> . Fables.....	2
<i>Courier (P.-L.)</i> . Chefs-d'œuvres Lettres.....	3	<i>Lamennais</i> . Livre du Peuple... 1	
<i>Cyrano de Bergerac</i> . Choix....	2	— Passé et Avenir du Peuple... 1	
<i>D'Alembert</i> . Encyclopédie.....	1	— Paroles d'un Croquant.....	1
— Destruction des Jésuites....	1	<i>La Rochefoucauld</i> . Maximes... 1	
<i>Dante</i> . L'Enfer.....	2	<i>Lesage</i> . Gil-Bias.....	5
<i>Démétrius</i> . — Philippiques et Olymthiennes.....	1	— Diable boiteux.....	2
<i>Descartes</i> . De la Méthode.....	1	— Bachelier de Salamanque... 2	
<i>Desmoulins (Camille)</i> . Œuvres. 3		— Turcaret. Crispin.....	1
<i>Diderot</i> . Neveu de Rameau....	1	<i>Linguet</i> . La Bastille.....	1
— Paradoxe sur le Comédien..	1	<i>Longus</i> . Daphnis et Chloé... 1	
		<i>Mably</i> . Droits et Devoirs.....	1
		— Entretiens de Phocion.....	1
		<i>Machiavel</i> . Le Prince.....	1

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

Inv. 269.

CONTROL 195

HELVÉTIUS

TRAITE

DE L'ESPRIT

TOME IV

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, 2

1880

Tous droits réservés.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE
ANCIENNE & MODERNE
de J. SEPPÉ
GARDE DES ÉCOLES. CO
PARIS

639

Bibliothèque Nationale
562
CASA SOCIÉTÉ

4953

1961

L

BIBLIOTECA

STATALA

COTA

269

re 157/03

B.C.U. Bucuresti



C539

238

[Faint stamp]

DE L'ESPRIT

DISCOURS QUATRIÈME

CHAPITRE II

De l'imagination et du sentiment.

(Suite.)

Voilà, dans le premier siècle de la Grèce, de quelle manière l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant plus sage dans ses conceptions, c'est par la connaissance de l'histoire présente de la terre qu'elle s'élève à la connaissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus dans l'explication des phénomènes de la nature qu'à la suite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions et les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres et ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression et la propriété des mots, rend visibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies, l'imagination sait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects, sont les plus propres à faire impression; qu'on préfère à la lumière douce et pure des lampes allumées devant les autels les jets mêlés de feu, de cendre et de fumée lancés par l'Etna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux, c'est Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage: Vénus y paraît endormie sur des roses, la déesse se réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ses joues, un

voile léger dérobe une partie de ses beautés. L'ardent Adonis les dévore, il saisit la déesse, triomphe de sa résistance; le voile est arraché d'une main impatiente; Vénus est nue; l'albâtre de son corps est exposé aux regards du désir: et c'est là que le tableau reste vaguement terminé, pour laisser aux caprices et aux fantaisies variées de l'amour le choix des caresses et des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait simple sous une image brillante, d'annoncer, par un exemple, la dissension qui s'élève entre les citoyens, l'imagination représentera la paix qui sort éplorée de la ville, en abaissant sur ses yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'est ainsi que, dans la poésie, l'imagination sait tout exposer sous de courtes images, ou sous des allégories qui ne sont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philosophie, l'usage qu'on en peut faire est infiniment plus borné; elle ne sert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jeter plus de clarté et d'agrément sur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes, qui s'entendent assez bien lorsqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets sensibles, tels que *chêne*, *océan*, *soleil*, ne s'entendent plus lorsqu'ils prononcent les mots *beauté*, *justice*, *vertu*, dont la signification embrasse un grand nombre d'idées. Il leur est presque impossible d'attacher la même collection d'idées au même mot; et de là ces disputes éternelles et vives qui si souvent ont ensanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images sensibles les idées abstraites et les principes des sciences, prête donc infiniment de clarté et d'agrément à la philosophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de sentiment. Quand l'Arioste conduit Roland

dans la grotte où doit se rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte ! Ce sont partout des inscriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dressés par le plaisir : le murmure des ruisseaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y rassemble pour exciter les désirs de Roland. Le poète sait que plus cette grotte embellie promettra de plaisir et portera d'ivresse dans l'âme du héros, plus son désespoir sera violent lorsqu'il y apprendra la trahison d'Angélique, et plus ce tableau excitera dans l'âme des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels sont attachés leurs plaisirs.

Je terminerai ce morceau sur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très ingénieuse et très propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné qui, sous le voile d'une allégorie, attribue ingénieusement à sa maîtresse et à l'amour qu'il a pour elle les qualités qu'on admire en lui :

« J'étais un jour dans le bain : une terre odorante, d'une main aimée, passa dans la mienne. Je lui dis : Es-tu le musc ? es-tu l'ambre ? Elle me répondit : Je ne suis qu'une terre commune ; mais j'ai eu quelque liaison avec la rose ; sa vertu bienfaisante m'a pénétrée ; sans elle je ne serais encore qu'une terre commune. (1) »

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, et montré, dans les différents genres, l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous est ce qu'on appelle le *sentiment* ; aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentiments de même espèce. La passion d'un homme pour une

femme n'est que la durée de ses désirs et de ses sentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentiments des sensations, et savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots qu'on emploie souvent l'un pour l'autre; il faut se rappeler qu'il est des passions de deux espèces: les unes qui nous sont immédiatement données par la nature, tel sont les désirs ou les besoins physiques de boire, manger, etc.; les autres qui, ne nous étant pas immédiatement données par la nature, supposent l'établissement des sociétés, et ne sont proprement que des passions factices; tels sont l'ambition, l'orgueil, la passion du luxe, etc. Conséquemment à ces deux espèces de passions, je distinguerai deux espèces de sentiments. Les uns ont rapport aux passions de la première espèce, c'est-à-dire à nos besoins physiques; ils reçoivent le nom de *sensations*; les autres ont rapport aux passions factices, et sont plus particulièrement connus sous le nom de *sentiments*. C'est cette dernière espèce dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'observerai qu'il n'est point d'homme sans désirs, ni par conséquent sans sentiments; mais que ces sentiments sont en eux ou faibles ou vifs. Lorsqu'on n'en a que de faibles, on est censé n'en point avoir. Ce n'est qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du sentiment. Est-on saisi d'effroi? si cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter; si notre peur calcule et raisonne, notre peur est faible, et l'on ne sera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du sentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour et de l'ambition.

Ce n'est qu'à des passions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements foudroyants et ces accès auxquels on donne le nom de sentiment.

On est animé de ces passions, lorsqu'un désir seul règne dans notre âme, y commande impérieusement à des désirs subordonnés. Quiconque cède successivement à des désirs différents, se trompe s'il se croit passionné; il prend en lui des goûts pour des passions.

Le despotisme, si je l'ose dire, d'un désir auquel tous les autres sont subordonnés, est donc en nous ce qui caractérise la passion. Il est, en conséquence, peu d'hommes passionnés et capables de sentiments vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple et la constitution d'un Etat s'opposent au développement des passions et des sentiments. Que de pays où certaines passions ne peuvent se manifester, du moins par des actions! Dans un gouvernement arbitraire, toujours sujet à mille révolutions, si les grands y sont presque toujours embrasés du feu de l'ambition, il n'en est pas ainsi d'un Etat monarchique où les lois sont en vigueur. Dans un pareil Etat, les ambitieux sont à la chaîne, et l'on n'y voit que des intrigants que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'est pas qu'en ce pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition: mais, sans quelques circonstances singulières, ce germe y meurt sans se développer. L'ambition est, dans ces hommes, comparable à ces feux souterrains allumés dans les entrailles de la terre: ils y brûlent sans explosion, jusqu'au moment où les eaux y pénètrent, et que, raréfiées par le feu, elles soulèvent, entraînent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les pays où le germe de certaines passions et de certains sentiments est étouffé, le public ne peut les connaître et les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célèbres, et principalement les poètes. Le sentiment est l'âme de la poésie; et surtout de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnaît, en ce genre, les grands peintres et les hommes à sentiments, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions et les sentiments, si l'on n'en est soi-même susceptible. Place-t-on un héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions; pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentiments dont on décrit en lui les effets, et trouver en soi son modèle. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint et qu'il ne franchit jamais (2): on est toujours en deça et au delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réussir en ce genre, il ne suffit pas d'être, en général, susceptible de de passion; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une espèce de sentiment ne nous en fait point deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on sent faiblement. Corneille, dont l'âme était plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques et les héros qu'il ne peint les amants.

C'est principalement à la vérité des peintures qu'est, en ce genre, attachée la célébrité. Je sais cependant que d'heureuses situations, des maximes brillantes et des vers élégants, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands succès; mais, quelque mérite que supposent ces succès, ce mérite cependant n'est, dans le genre dramatique, qu'un mérite secondaire.

Le vers de caractère est, dans les tragédies, le vers qui fait sur nous le plus d'impression. Qui n'est pas frappé de cette scène où Catilina, pour réponse aux reproches d'assassinats que lui fait Lentulus, lui dit :

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, et non pas de mon cœur?

Forcé de se plier aux mœurs de ses complices?

il faut, ajoute-t-il, qu'un chef de conjurés prenne successivement tous les caractères. Si je n'avais que des Lentulus dans mon parti,

Et s'il n'était rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurais pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractère renfermé dans ces deux vers! Quel chef de conjurés, qu'un homme assez maître de lui pour être à son choix vertueux ou vicieux! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des passions, plier à tous les caractères le superbe Catilina! Une telle ambition annonce le destructeur de Rome.

De pareils vers ne sont jamais inspirés que par les passions. Qui n'en est pas susceptible, doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel signe le public, souvent peu instruit de ce qui est en deçà ou au delà d'une nature forte, reconnaîtrait-il les grands peintres de sentiments? A la manière, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations et de réminiscences, un homme d'esprit peut à peu près deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle situation; il peut substituer, si je peux m'exprimer ainsi, le sentiment *pensé* au sentiment *senti*: mais il est dans le cas d'un peintre qui, sur le récit qu'on lui aurait fait

de la beauté d'une femme, et l'image qu'il s'en serait formée, voudrait en faire le portrait; il ferait peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau ressemblant. L'esprit ne devinera jamais le langage du sentiment.

Rien de plus insipide pour un vieillard que la conversation de deux amants. L'homme insensible, mais spirituel, est dans le cas du vieillard: le langage simple du sentiment lui paraît plat; il cherche malgré lui à le relever par quelque tour ingénieux qui décele toujours en lui le défaut de sentiment.

Lorsque Pélée brave le courroux du ciel, lorsque les éclats du tonnerre annoncent la présence du Dieu son rival, et que Thétis intimidée, pour calmer les soupçons d'un amant jaloux, lui dit :

Va, fuis; te montrer que je crains,
C'est te dire assez que je t'aime (3) :

on sent que le danger où se trouve Pélée est trop instant, que Thétis n'est pas dans une situation assez tranquille, pour tourner aussi ingénieusement sa réponse. Effrayée de l'approche d'un dieu, qui, d'un mot, peut anéantir son amant, et pressée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir et qu'elle l'adore.

Toute phrase ingénieusement tournée prouve à la fois l'esprit et le défaut de sentiment. L'homme agité d'une passion, tout entier à ce qu'il sent, ne s'occupe point de de la manière dont il le dit; l'expression la plus simple est d'abord celle qu'il saisit.

Lorsque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grâce de Psyché, et que la déesse rit de sa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrais pas, si je pouvais mourir.

Lorsque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le Destin ordonne qu'ils se séparent pour jamais (4), Bérénice reprend :

Pour jamais!... que ce mot est affreux quand on aime!

Lorsque Palmire dit à Séide que vainement elle a tenté par ses prières de toucher son ravisseur, Séide répond :

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes?

Ces vers, et généralement tous les vers de sentiment, seront toujours simples, et dans le tour et dans l'expression. Mais l'esprit, dépourvu de sentiment, nous éloignera toujours de cette simplicité; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le sentiment en maxime.

Comment ne serait-on pas à cet égard la dupe de l'esprit? Le propre de l'esprit est d'observer, de généraliser ses observations, et d'en tirer des résultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il est presque impossible que l'homme d'esprit, qui, sans avoir senti l'amour, en voudra peindre la passion, ne mette, sans s'en apercevoir, souvent le sentiment en maxime. Aussi Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ses bergers :

On ne doit point aimer lorsqu'on a le cœur tendre;

idée qui lui est commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorsqu'il fait dire à Atys :

Si j'aimais un jour, par malheur,
Je connais bien mon cœur,
Il serait trop sensible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité, c'est qu'il sen-

tait qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas à cet égard de l'ambition comme de l'amour. Le sentiment, dans l'ambition, s'allie très bien avec l'esprit et la réflexion; la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que désire un amant? les faveurs de ce qu'il aime. Or, ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse, que ces faveurs sont accordées. L'Amour en larmes et désespéré, aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant qui prépare et saisit ces instants de faiblesse qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a pas de part au triomphe; l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux : la violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses désirs, et si, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce serait en vain qu'il étalerait aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition : ils ne l'écouteraient qu'avec indifférence. s'il n'assignait à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, et ne leur prouvait l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé; un seul instant assure sa félicité : la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il désire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toutes sortes d'hommes; pour s'en servir utilement, il faut les connaître : d'ailleurs son succès

tient à des projets ménagés avec art et préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter et les suivre? Le sentiment de l'ambition s'allie donc nécessairement avec l'esprit et la réflexion.

Le poète dramatique peut donc rendre fidèlement le caractère de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans sa bouche de ces vers sententieux qui, pour frapper fortement le spectateur, doivent être le résultat d'un sentiment vif et d'une réflexion profonde. Tels sont ces vers où, pour justifier l'audace qu'il a de se présenter au sénat, *Catilina* dit à *Probus*, qui l'accuse d'imprudence :

L'imprudence n'est pas dans la témérité,
Elle est dans un projet faux et mal concerté;
Mais s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence :
Et je sais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doses différentes, si j'ose le dire, l'esprit peut s'allier aux différents genres de passions.

Je finirai par cette observation; c'est que nos mœurs et la forme de notre gouvernement ne nous permettant pas de nous livrer à des passions fortes, telles que l'ambition et la vengeance, on ne cite communément ici, comme peintres de sentiments, que les hommes sensibles à la tendresse paternelle ou filiale, et enfin à l'amour qui, par cette raison, occupe presque seul le théâtre français.

CHAPITRE III

De l'esprit.

L'esprit n'est autre chose qu'un assemblage d'idées et de combinaisons nouvelles. Si l'on avait fait en un genre toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourrait plus porter ni invention ni esprit; l'on pourrait être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restait plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout serait science, et l'esprit serait impossible; on aurait remonté jusqu'aux principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux et simples, la science des faits qui nous y auraient élevés ne serait plus qu'une science futile, et toutes les bibliothèques où ces faits sont renfermés deviendraient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique et de la législation, c'est-à-dire de toutes les histoires, on aurait extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité possible, donneraient un jour naissance à la meilleure forme de gouvernement. Il en serait de même de la physique, et généralement de toutes les sciences. Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, serait, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes, à peu près comme les esprits des fleurs qui couvrent de vastes plaines sont, par l'art du chimiste, facilement concentrés dans un vase d'essence.

L'esprit humain, à la vérité, est en tout genre fort loin du terme que je suppose. Je conviens volontiers que nous ne serons pas

si tôt réduits à la triste nécessité de n'être que savants, et qu'enfin, grâce à l'ignorance humaine, il nous sera longtemps permis d'avoir de l'esprit,

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette espèce d'invention et celle qui nous fait obtenir le titre de *génies*? Pour la découvrir, consultons le public. En morale et en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies, et Machiavel, et l'auteur de *l'Esprit des Lois*, et ne donnera que le titre d'homme de beaucoup d'esprit à La Rochefoucault et à La Bruyère. L'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux espèces d'hommes, c'est que les premiers traitent de matières plus importantes, lient plus de vérités entre elles, et forment un plus grand ensemble que les seconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons, et par conséquent un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conséquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenser par un titre supérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réunissant une infinité de vérités sous le même point de vue. Telle est, dans le genre philosophique, la différence sensible entre le génie et l'esprit.

Dans les arts, où par le mot *talent* on exprime ce que, dans les sciences, on désigne par le mot *esprit*, il semble que la différence soit à peu près la même.

Quiconque, ou se modèle sur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carrière, ou ne les surpasse pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas assez combiné, n'a pas fait d'assez grands efforts d'esprit, ni donné assez de preuves

d'invention pour mériter le titre de génie. En conséquence, on place dans la liste des hommes de talent, les Regnard, les Vergier, les Campistron et les Fléchier, lorsqu'on cite comme génies les Molière, les La Fontaine, les Corneille et les Bossuet. J'ajouterai même, à ce sujet, qu'on refuse quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie, ont un grand succès; on peut dire de ces ouvrages qu'ils sont pleins de génie, sans oser quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir il faut, ou comme La Fontaine, avoir, si je l'ose dire, dans une infinité de petites pièces, la monnaie d'un grand ouvrage, ou comme Corneille et Racine, avoir composé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique est, dans la poésie, le seul ouvrage dont l'étendue suppose une mesure d'attention et d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reste, en finissant ce chapitre, deux observations à faire : la première, c'est qu'on ne désigne dans les arts par le nom d'*esprit*, que ceux qui, sans génie ni talent pour un genre, y transportent les beautés d'un autre genre; telles sont, par exemple, les comédies de Fontenelle, qui, dénuées du génie et du talent comique, étincellent de quelques beautés philosophiques. La seconde, c'est que l'invention appartient tellement à l'esprit, qu'on n'a jusqu'à présent, par aucune des épithètes applicables au grand esprit, désigné ceux qui remplissent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage qui donne l'épithète de *bon* au juge, au financier (3), à l'arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithète de *sublime* au poëte, au législateur, au géomètre, à l'orateur. L'esprit suppose

donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue; elle suppose, par conséquent, et plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, et plus de cette hardiesse de caractère qui se fraie des routes nouvelles.

Telle est la différence entre le génie et l'esprit, et l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

Cette différence établie, je dois observer que nous sommes forcés, par la disette de la langue, à prendre cette expression dans mille acceptions différentes qu'on ne distingue entre elles que par les épithètes qu'on unit au mot *esprit*. Ces épithètes, toujours données par le lecteur ou spectateur, sont toujours relatives à l'impression que fait sur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, et peut-être sans succès, traité ce même sujet, c'est qu'on n'a point considéré l'esprit sous ce point de vue, c'est qu'on a pris pour des qualités réelles et distinctes les épithètes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, etc., qu'on joint au mot *esprit*; c'est qu'enfin on n'a point regardé ces épithètes comme l'expression des effets différents que font sur nous et les diverses espèces d'idées, et les différentes manières de les rendre. C'est pour dissiper l'obscurité répandue sur ce sujet que je vais, dans les chapitres suivants, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithètes unies au mot *esprit*.



CHAPITRE IV

De l'esprit fin, de l'esprit fort.

Dans le physique, on donne le nom de *fin* à ce qu'on n'aperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à-dire en fait d'idées et de sentiments, on donne pareillement le nom de *fin* à ce qu'on n'aperçoit point sans quelques efforts d'esprit, et sans une grande attention.

L'avare, de Molière, soupçonne son valet de l'avoir volé; il le fouille, et, ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit: « Rends-moi, sans te fouiller, ce que tu m'as volé. » Ce mot d'Harpagon est fin, il est dans le caractère d'un avare; mais il était difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit: « Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous? » Hiérax lui répond:

Le mal de mes rivaux n'écale pas ma peine.
 La douce illusion d'une espérance vaine
 Ne les fait point tomber du faite du bonheur:
 Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur;
 Comme eux, à votre humeur sévère
 Je ne suis point accoutumé.
 Quel tourment de cesser de plaire,
 Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé?

Ce sentiment est dans la nature, mais il est fin; il est caché au fond du cœur d'un amant malheureux: il fallait les yeux de Quinault pour l'y apercevoir.

Du sentiment passons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conséquence finement déduite d'une idée générale (6). Je dis

une conséquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine* pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes*, et non *les idées fines* d'Aristote, de Descartes, de Locke et de Newton. Ce n'est pas que, pour remonter comme ces philosophes d'observations en observations jusqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de finesse d'esprit, c'est-à-dire beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me soit permis de le remarquer en passant) est un microscope qui, grossissant à nos yeux les objets sans les déformer, nous y fait apercevoir une infinité de ressemblances et de différences invisibles à l'œil inattentif. L'esprit en tout genre n'est proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, j'observerai que toute idée et tout sentiment dont la découverte suppose dans un auteur et beaucoup de finesse et beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom *fin*, si ce sentiment ou cette idée sont, ou mis en action dans une scène, ou rendus par un tour simple et naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans effort. Il ne désigne jamais, par les épithètes qu'il unit à ce mot d'*esprit*, que les impressions que font sur lui les idées ou les sentiments qu'on lui présente.

Ce fait posé, on entend donc par *idée fine* une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs : or, elle leur échappe lorsque l'auteur saute les idées intermédiaires nécessaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel est ce mot que répétait souvent Fontenelle : « On détruirait presque toutes les religions (7), si l'on obligeait ceux qui les professent à s'aimer ». Un homme d'esprit

supplée aisément aux idées intermédiaires qui lient ensemble les deux propositions renfermées dans ce mot (8); mais il est peu d'*hommes d'esprit*.

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique et recherché. C'est moins à l'espece des idées qu'à la manière de les exprimer qu'en général on attache le nom de *fin*.

Dans l'éloge du cardinal Dubois, lorsque, parlant du soin qu'il avait pris de l'éducation du duc d'Orléans régent, Fontenelle dit « que ce prélat avait tous les jours travaillé à se rendre inutile »; c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesse.

Dans l'opéra de *Thétis*, lorsque cette déesse, pour se venger de Pélée, qu'elle croit infidèle, dit :

Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Mais je veux l'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi;

il est encore certain que cette idée et toutes les idées de cette espece ne devront le nom de *fines*, qu'on leur donnera communément, qu'au tour énigmatique sous lequel on les présente, et par conséquent au petit effort d'esprit qu'il faut pour les saisir. Or, un auteur n'écrit que pour se faire entendre. Tout ce qui s'oppose à la clarté est donc un défaut dans le style: toute manière fine de s'exprimer est donc vicieuse (9); il faut donc être d'autant plus attentif à rendre son idée par un tour et une expression simple et naturelle, que cette idée est plus fine et peut plus facilement échapper à la sagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards sur la sorte d'esprit désigné par l'épithète de *fort*.

Une idée forte est une idée intéressante et propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la manière dont elle est exprimée (10).

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une idée frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. L'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain : « Virgile, dit-il, n'est qu'un prêtre élevé au milieu des grimaces du temple; le caractère pleureur, hypocrite et dévot de son héros déshonore le poète; son enthousiasme semble ne s'échauffer qu'à la lueur des lampes suspendues devant les autels, et l'enthousiasme audacieux de Lucain s'allumer au feu de la foudre ». Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithète de *fort*. Or, le grand et le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive : aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand et du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand et le fort : 1° dans les idées; 2° dans les images; 3° dans les sentiments.

Une idée grande est une idée généralement intéressante; mais les idées de cette espèce ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du Portique ou du Lycée, intéressants pour tous les hommes en général, et par conséquent pour les Athéniens, ne devaient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthène, lorsque cet orateur leur reprochait leur lâcheté. « Vous vous demandez l'un à l'autre, disait-il : *Philippe est-il mort?* Hé! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure? Quand

le ciel vous en aurait délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe. » Si les Athéniens étaient plus frappés du discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes, c'est que Démosthène leur présentait des idées plus convenables à leur situation actuelle, et par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or, les hommes, qui ne connaissent en général que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espèce d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes et générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les âmes, et ces harangues si fortes parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un Etat, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable et ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philosophe, convenir également à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand et le fort, c'est que l'un est plus généralement et l'autre plus vivement intéressant (11).

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination, le fort et le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan et Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cent mille hommes, et l'autre avec quatre cents hommes : le premier attire notre respect, et le second notre mépris (12).

Ce que je dis au moral, je l'applique au physique. Tout ce qui par soi-même est

petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presque aucune impression.

Qu'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond sur l'ennemi : si l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la terre (13), qui, croissant par an d'une coudée en grosseur, et de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvaient entasser Ossa sur Pélion, Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante, et sa fureur n'est que ridicule.

Mais si le fort est toujours grand, le grand n'est pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du Destin, au des fêtes du Ciel, peut être grande, majestueuse, et même sublime ; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la Gloire des saints est moins fait pour étouffer l'imagination que le Jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort est donc le produit du grand uni au terrible. Or, si tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir ; si la douleur violente fait taire tout sentiment agréable, lorsqu'un plaisir vif ne peut étouffer en nous le sentiment d'une douleur violente ; le fort doit donc faire sur nous la plus vive impression : on doit donc être plus frappé du tableau des Enfers que du tableau de l'Olympe.

En fait de plaisirs, l'imagination, excitée par le désir d'un plus grand bonheur, est toujours inventive ; il manque toujours quelques agréments à l'Olympe.

S'agit-il du terrible, l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer ; elle est moins difficile en ce genre : l'enfer est toujours assez effrayant.

Telle est, dans les décorations et les des-

criptions poétiques, la différence entre le grand et le fort. Examinons maintenant si, dans les tableaux dramatiques et la peinture des passions, on ne retrouverait pas la même différence entre ces deux genres d'esprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de *fort* à toute passion, à tout sentiment qui nous affecte très vivement, c'est-à-dire à tous ceux dont le spectateur peut être le jouet ou la victime.

Personne n'est à l'abri des coups de la vengeance et de la jalousie. La scène d'Atrée, qui présente à son frère Thyeste une coupe remplie du sang de son fils; les fureurs de Rhadamiste, qui, pour soustraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne sanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayants que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est monarque; les malheurs qu'occasionnent souvent les révolutions ne sont pas assez imminents pour le frapper de terreur; il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (14). Ce spectacle charme les uns, en leur laissant entrevoir dans les rangs les plus élevés une instabilité de bonheur, qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions et console les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconstance; inconstance qui, fondée sur le désir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleversement des empires, toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux, et leur en montre la possibilité comme une possibilité prochaine: il ravit enfin la plu-

part des hommes par la grandeur même du tableau qu'il présente, et par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au héros estimable et vertueux que le poète met sur la scène. Le désir du bonheur, qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil personnage. Cette identification est, si je l'ose dire, d'autant plus parfaite, et nous nous intéressons d'autant plus vivement au sort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paraît plus estimable, c'est-à-dire que ses idées ou ses sentiments sont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnaît avec plaisir, dans un héros, les sentiments dont il est lui-même affecté. Ce plaisir est d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle sur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius et les César, à triompher d'un peuple dont le destin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on présente au théâtre la conjuration de Gênes et celle de Rome; qu'on trace d'une main également hardie les caractères du comte de Fiesque et de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même esprit et la même élévation: je dis que l'audacieux Catilina emportera presque toute notre admiration; la grandeur de son entreprise se réfléchira sur son caractère, l'agrandira toujours à nos yeux, et notre illusion prendra sa source dans le désir même du bonheur.

En effet, on se croira toujours d'autant plus heureux qu'on sera plus puissant, qu'on régnera sur un plus grand peuple, que plus d'hommes seront intéressés à prévenir et satisfaire nos desirs, et que, seuls libres sur

la terre, nous serons environnés d'un univers d'esclaves.

Voilà les causes principales du plaisir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette passion qui ne doit le nom de *grande* qu'aux grands changements qu'elle fait sur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occasionné de pareils; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave; si, dans un siècle plus voisin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Espagne; et s'il a renversé successivement et relevé une infinité de trônes, ces grandes révolutions ne sont cependant pas des effets nécessaires de l'amour, comme elles le sont de l'ambition.

Aussi le désir des grandeurs et l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuse, ont-ils toujours reçu le nom de *grands* préférablement à toutes les autres passions; nom qui, transporté aux héros que ces passions inspirent, a été ensuite donné aux Corneille et aux poètes célèbres qui les ont peints. Sur quoi j'observerai que la passion de l'amour n'est cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractère de Phèdre avec autant d'adresse que l'a fait Racine, il ne fallait certainement pas moins d'idées, de combinaisons et d'esprit, que pour tracer, dans *Rodogune*, le caractère de Cléopâtre. C'est donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de son sujet qu'est attaché le nom de *grand*.

Il résulte de ce que j'ai dit, que, si les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir, les objets de crainte et de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux et de passions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement et l'admiration générale. Le grand est donc en tout

genre ce qui frappe universellement; et le fort, ce qui fait une impression moins générale, mais plus vive.

La découverte de la boussole est, sans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette dernière découverte est infiniment plus intéressante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'observerai que les hommes ne pouvant se communiquer leurs idées que par des mots, si la force de l'expression ne répond pas à celle de la pensée, quelque forte que soit cette pensée, elle paraîtra toujours faible, du moins à ceux qui ne sont point doués de cette vigueur d'esprit qui supplée à la faiblesse de l'expression.

Or, pour rendre fortement une pensée, il faut : 1^o l'exprimer d'une manière nette et précise (toute idée rendue par une expression louche est un objet aperçu à travers un brouillard; l'impression n'en est point assez distincte pour être forte); 2^o il faut que cette pensée, s'il est possible, soit revêtue d'une image, et que l'image soit exactement calquée sur la pensée.

En effet, si toutes nos idées sont un effet de nos sensations, c'est donc par les sens qu'il faut transmettre nos idées aux autres hommes; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'*Imagination*, parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'est pas même assez qu'une image soit juste et exactement calquée sur une idée, il faut encore qu'elle soit grande, sans être gigantesque (15) : telle est l'image employée par l'immortel auteur de l'*Esprit des Lois*, lorsqu'il compare les despotes aux sauvages,

« qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.

Il faut, de plus, que cette grande image soit neuve, ou du moins présentée sous une face nouvelle. C'est la surprise excitée par sa nouveauté, qui, fixant toute notre attention sur une idée, lui laisse le temps de faire sur nous une plus forte impression.

On atteint enfin, en ce genre, au dernier degré de perfection, lorsque l'image sous laquelle on présente un idée est une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de sensations, et nous fait en conséquence une impression plus vive. On est moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'est donc à l'imagination qu'un auteur doit en partie la force de son expression ; c'est par ce secours qu'il transmet dans l'âme de ses lecteurs tout le feu de ses pensées. Si les Anglais, à cet égard, s'attribuent une grande supériorité sur nous, c'est moins à la force particulière de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On est toujours fort dans un Etat libre, où l'homme conçoit les plus hautes pensées, et peut les exprimer aussi vivement qu'il les conçoit. Il n'en est pas ainsi des Etats monarchiques : dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puissants, et plus souvent encore une fausse et petite politique, s'opposent aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernements, s'élève jusqu'aux grandes idées, est souvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique et la faiblesse de l'expression. Aussi le lord Chesterfield, dans une lettre adressée à l'abbé de Guasco,

dit, en parlant de l'auteur de l'*Esprit des Lois* : « C'est dommage que le président de Montesquieu, retenu sans doute par la crainte du ministère, n'ait pas eu le courage de tout dire. On sent bien, en gros, ce qu'il pense sur certains sujets ; mais il ne s'exprime point assez nettement et assez fortement : on eût bien mieux su ce qu'il pensait s'il eût composé à Londres, et qu'il fût né Anglais. »

Ce défaut de force dans l'expression n'est cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, sont avec dédain abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expression dans certaines oraisons de Bossuet, et certaines scènes de *Mahomet*, tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en fasse, est un des plus beaux ouvrages du célèbre Voltaire !

Je finis par un morceau de l'abbé Cartaut, morceau plein de cette force d'expression dont on ne croit pas notre langue susceptible. Il y découvre les causes de la superstition égyptienne.

« Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple le plus superstitieux ? l'Égypte, dit-il, était un pays d'enchantement ; l'imagination y était perpétuellement battue par les grandes machines du merveilleux ; ce n'était partout que des perspectives d'effroi et d'admiration. Le prince était un objet d'étonnement et de terreur, semblable au foudre qui, recelé dans les profondeurs des nuages, semble y tonner avec plus de grandeur et de majesté ; c'était du fond de ses labyrinthes et de son palais que le monarque dictait ses volontés. Les rois ne se montraient que dans l'appareil effrayant et formidable

d'une puissance relevée en eux d'une origine céleste. La mort des rois était une apothéose : la terre était affaissée sous le poids de leurs mausolées. Dieux puissants, l'Égypte était par eux couverte de superbes obélisques chargés d'inscriptions merveilleuses, et de pyramides énormes, dont le sommet se perdait dans les airs : dieux bienfaisants, ils avaient creusé ces lacs qui rassuraient orgueilleusement l'Égypte contre les inattentions de la nature.

« Plus redoutables que le trône et ses monarques, les temples et leurs pontifes en imposaient encore plus à l'imagination des Égyptiens. Dans l'un de ces temples était le colosse de Sérapis. Nul mortel n'osait en approcher. C'était à la durée de ce colosse qu'était attachée celle du monde : quiconque eût brisé ce talisman, eût replongé l'univers dans son premier chaos. Nulles bornes à la crédulité : tout dans l'Égypte était énigme, merveille et mystère. Tous les temples rendaient des oracles ; tous les antres vomissaient d'horribles hurlements ; partout on voyait des trépieds tremblants, des pythies en fureur, des victimes, des prêtres, des magiciens qui, revêtus du pouvoir des dieux, étaient chargés de leur vengeance.

« Les philosophes, armés contre la superstition, s'élevèrent contre elle : mais, bientôt engagés dans le labyrinthe d'une métaphysique trop abstraite, la dispute les y divisa d'opinions ; l'intérêt et le fanatisme en profitèrent ; ils fécondèrent le chaos de leurs systèmes différents ; il en sort les pompeux mystères d'Isis, d'Osiris et d'Horus. Couverte alors des ténèbres mystérieuses et sublimes de la théologie et de la religion, l'imposture fut méconnue. Si quelques Égyptiens l'aperçurent à la lueur incertaine du doute, la

vengeance, toujours suspendue sur la tête des indiscrets, ferma leurs yeux à la lumière, et leur bouche à la vérité. Les rois mêmes, qui pour se mettre à l'abri de toute insulte, avaient d'abord, de concert avec les prêtres, évoqué autour du trône la terreur, la superstition et les fantômes de leur suite; les rois, dis-je, en furent eux-mêmes effrayés; bientôt ils confièrent aux temples le dépôt sacré des jeunes princes; fatale époque de la tyrannie des prêtres égyptiens! nul obstacle alors qu'on pût opposer à leur puissance. Les souverains furent ceints dès l'enfance du bandeau de l'opinion; de libres et indépendants qu'ils étaient tant qu'ils ne voyaient dans ces prêtres que des fourbes et des enthousiastes soudoyés, ils en devinrent les esclaves et les victimes. Imitateurs des rois, les peuples suivirent leur exemple, et toute l'Égypte se prosterna aux pieds du pontife et de l'autel de la superstition. »

Ce magnifique tableau de l'abbé Cartaut prouve, je crois, que la faiblesse d'expression qu'on nous reproche, et qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

CHAPITRE V

De l'esprit de lumière, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant, et du goût

Si l'on en croit certaines gens, le génie est une espèce d'instinct qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au-dessous de l'esprit de lumière, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de

beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver sur ce sujet à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumière*.

Dans la physique, la lumière est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumière est donc la sorte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste à disposer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puisse facilement la saisir. Le titre d'esprit de lumière est donc accordé, par la reconnaissance du public, à celui qui l'éclaire.

Avant Fontenelle, la plupart des savants, après avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvaient isolés et privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avaient point aplani la carrière des sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. Fontenelle, que je ne considère point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, si je l'ose dire, établit un pont de communication entre la science et l'ignorance. Il s'aperçut que l'ignorant même pouvait recevoir les semences de toutes les vérités; mais que, pour cet effet, il fallait avec adresse y préparer son esprit: « qu'une idée nouvelle, pour me servir de son expression, était un coin qu'on ne pouvait faire entrer par le gros bout. » Il fit donc ses efforts pour présenter ses idées avec la plus grande netteté; il y réussit: la tourbe des esprits médiocres se sentit tout à coup éclairée, et la reconnaissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumière.

Que fallait-il pour opérer un pareil prodige? simplement observer la marche des

esprits ordinaires ; savoir que tout se tient et s'amène dans l'univers ; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumière, que je compare à ces racines déliées qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent et les font éclater. Il fallait enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchaînement ; et que, par le secours des idées intermédiaires, l'on pouvait élever de proche en proche les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (16).

L'esprit de lumière n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, et de rendre ces idées par des expressions précises et claires.

Ce talent est à la philosophie ce que la versification est à la poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre avec force et harmonie les pensées des poètes ; tout l'art des esprits de lumière est de rendre avec netteté les idées des philosophes.

Sans exclure ni le génie ni l'invention, ces deux talents ne les supposent point. Si les Descartes, les Locke, les Hobbes et les Bacon ont à l'esprit de lumière uni le génie et l'invention, tous les hommes ne sont point si heureux. L'esprit de lumière n'est quelquefois que le truchement du génie philosophique, et l'organe par lequel il communique aux esprits communs des idées trop au-dessus de leur intelligence.

Si l'on a souvent confondu l'esprit de lumière avec le génie, c'est que l'un et l'autre éclairent l'humanité, et qu'on n'a point assez fortement senti que le génie était le centre et le foyer d'où cette sorte d'esprit tirait les idées lumineuses qu'il réfléchissait ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi, cherche et découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumière à traîner lentement sur ses traces, et leur siècle, et la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumière, est comparable au coursier superbe qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, et franchit les halliers et les fondrières. Occupés sans cesse à l'observer, et trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumière l'attendent, pour ainsi dire, à quelques clairières, l'y entrent, et marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si, dans les arts tels que l'éloquence et la poésie, l'esprit de lumière pouvait donner toutes les règles fines de l'observation, desquelles il dût résulter des poèmes ou des discours parfaits, l'éloquence et la poésie ne seraient plus des arts de génie; on deviendrait grand poète et grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie seul saisit toutes ces règles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des esprits de lumière à les découvrir toutes est la cause de leur peu de réussite dans les arts même sur lesquels ils ont souvent donné d'excellents préceptes. Ils remplissent bien quelques-unes des conditions nécessaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans sa *Poétique*, donné des préceptes excellents. Ce grand homme, cependant, n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la versification, ni

de l'art d'émouvoir les passions, il est vraisemblable qu'en observant les règles fines qu'il a prescrites, il n'eût composé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il suit de la différence établie entre le génie et l'esprit de lumière, que le genre humain n'est redevable à cette dernière sorte d'esprit d'aucune espèce de découvertes, et que les esprits de lumière ne reculent pas les bornes de nos idées.

Cette sorte d'esprit n'est donc qu'un talent, qu'une méthode de transmettre nettement ses idées aux autres. Sur quoi j'observerai que tout homme qui se concentrerait dans un genre, et n'exposerait avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la musique ou la peinture, ne serait cependant point compté parmi les esprits de lumière.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumière sur un genre extrêmement intéressant, ou la répandre sur un certain nombre de sujets différents. Ce qu'on appelle de la *lumière* suppose presque toujours une certaine étendue de connaissances. Cette sorte d'esprit doit, par cette raison, en imposer même aux gens éclairés, et dans la conversation l'emporter sur le génie. Que dans une assemblée d'hommes célèbres dans des arts ou des sciences différentes, on produise un de ces esprits de lumière : s'il parle de peinture au poète, de philosophie au peintre, de sculpture au philosophe, il exposera ses principes avec plus de précision, développera ses idées avec plus de netteté que ces hommes illustres ne se les développeraient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur estime. Mais que ce même homme aille maladroitement parler de peinture au peintre, de poésie au poète, de philosophie au philosophe, il ne leur paraîtra plus qu'un esprit net, mais

borné, et qu'un diseur de lieux communs. Il n'est qu'un cas où les esprits de lumière et d'étendue puissent être comptés parmi les génies ; c'est lorsque certaines sciences sont fort approfondies, et qu'apercevant les rapports qu'elles ont entre elles, ces sortes d'esprits les rappellent à des principes communs, et par conséquent plus généraux.

Ce que j'ai dit établit une différence sensible entre les esprits de lumière et d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets ; ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets ; mais ils les creusent, ils parcourent en profondeur l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet : a-t-il, dans ce sujet, fouillé jusqu'à une certaine profondeur, il quitte alors le nom de *pénétrant* et prend celui de *profond*.

L'esprit profond ou le génie des sciences n'est, selon Formey, que l'art de réduire des idées déjà distinctes à d'autres idées encore plus simples et plus nettes, jusqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la dernière résolution possible. Qui saurait, ajoute Formey, à quel point chaque homme a poussé cette analyse, aurait l'échelle graduée de la profondeur de tous les esprits.

Il suit de cette idée que le court espace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en plusieurs genres ; qu'on a d'autant moins d'étendue d'esprit, qu'on l'a plus pénétrant et plus profond, et qu'il n'est point d'esprit universel.

A l'égard de l'esprit pénétrant, j'observerai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illustres qui s'occupent des sciences dans lesquelles il est plus ou moins initié ;

telles sont la morale, la politique, la métaphysique, etc. S'agit-il de peinture ou de géométrie, on n'est pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette science. Le public, trop ignorant pour apprécier en ces divers genres la pénétration d'esprit d'un homme, juge ses ouvrages, et n'applique jamais à son esprit l'épithète de *pénétrant*. Il attend pour louer, que, par la solution de quelques problèmes difficiles, ou par la composition de tableaux sublimes, un homme ait mérité le titre de *grand géomètre* ou de *grand peintre*.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit; c'est que la sagacité et la pénétration sont deux sortes d'esprit de même nature. On paraît doué d'une très grande sagacité lorsque, ayant très longtemps médité, et ayant très habituellement présents à l'esprit les objets qu'on traite le plus communément dans les conversations, on les saisit et les pénètre avec vivacité. La seule différence entre la pénétration et la sagacité d'esprit, c'est que cette dernière sorte d'esprit, qui suppose plus de prestesse de conception, suppose aussi des études plus fraîches des questions sur lesquelles on fait preuve de sagacité. On a d'autant plus de sagacité dans un genre qu'on s'en est plus profondément et plus nouvellement occupé.

Passons maintenant au goût; c'est, dans ce chapitre, le dernier objet que je me sois proposé d'examiner.

Le *goût*, pris dans sa signification la plus étendue, est, en fait d'ouvrages, la connaissance de ce qui mérite l'estime de tous les hommes. Entre les arts et les sciences, il en est sur lesquels le public adopte le sentiment des gens instruits, et ne prononce de lui-même aucun jugement; telles sont la

géométrie, la mécanique, et certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits, et le goût n'est, en ces divers genres, que la connaissance du vrai beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le public est ou se croit juge : tels les poèmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politiques, etc. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre par le mot *goût* la connaissance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les siècles et de tous les pays, mais la connaissance plus particulière de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il est deux moyens de parvenir à cette connaissance, et par conséquent deux différentes espèces de goût. L'un que j'appelle *goût d'habitude* : tel est celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journalière des idées et des sentiments propres à plaire au public rend très bons juges des ouvrages de théâtre, et surtout des pièces ressemblant aux pièces déjà données. L'autre espèce de goût est un *goût raisonné* : il est fondé sur une connaissance profonde et de l'humanité et de l'esprit du siècle. C'est particulièrement aux hommes doués de cette dernière espèce de goût qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un *goût d'habitude* manque de goût dès qu'il manque d'objets de comparaison. Mais ce *goût raisonné*, sans doute supérieur à ce que j'appelle *goût d'habitude*, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, et du goût du public, et de l'art ou de la science dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'esprit, en conclure qu'il n'est point de goût universel.

L'unique observation qui me reste à faire au sujet du goût, c'est que les hommes illustres ne sont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de succès. Quelle est, me dira-t-on, la cause de ce phénomène littéraire? C'est, répondrai-je, qu'il en est des grands écrivains comme des grands peintres : chacun d'eux a sa manière. Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ses idées avec une force, une chaleur, une énergie, qui lui sont propres; Fontenelle les présentera avec un ordre, une netteté, et un tour qui lui sont particuliers, et Voltaire les rendra avec une imagination, une noblesse et une élégance continue. Or, chacun de ces hommes illustres, nécessité par son goût à regarder sa manière comme la meilleure, doit, en conséquence, faire souvent plus de cas de l'homme médiocre qui le saisit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De là les jugemens différens que portent souvent sur le même ouvrage, et l'écrivain célèbre, et le public, qui, sans estime pour les imitateurs, veut qu'un auteur soit lui et non un autre.

Aussi, l'homme d'esprit qui s'est perfectionné le goût dans un genre, sans avoir, en ce même genre, ni composé, ni adopté de manière, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illusion, et ne l'empêche de se placer au point de vue d'où le public considère et juge un ouvrage.

CHAPITRE VI

Du bel esprit.

Ce qui plaît dans tous les siècles comme dans tous les pays, est ce qu'on appelle le

beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte et plus précise, peut-être faudrait-il, en chaque art, et même en chaque partie d'un art, examiner ce qui constitue le beau. De cet examen, l'on pourrait facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts et à toutes les sciences, dont on formerait ensuite l'idée abstraite et générale du beau.

Dans ce mot *bel esprit*, si le public unit l'épithète de beau au mot *esprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithète l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément qu'on donne particulièrement le nom de *bel esprit*. Ce genre d'esprit est très différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en chimie, en physique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du *bel esprit* : l'estime conçue pour un ouvrage de ce genre doit se modifier différemment chez les divers peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, et de l'Etat différent où s'y trouvent les arts et les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot *bel esprit*. Mais, comme il n'en est aucune où l'on ne compose des poèmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des histoires (17), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur sans le fatiguer, il n'est point aussi de nation où, du moins sous un autre nom, on ne connaisse ce que nous désignons par le nom *bel esprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, est compris dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grâce et l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux

disait, en parlant de l'élégant Racine : « Ce n'est qu'un bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers. » Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine : mais je crois pouvoir en conclure que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, et l'art d'exposer ses idées, que consiste le bel esprit, auquel on ne donne le nom de *beau* que parce qu'il plaît et doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, si, comme le remarque Vaugelas, il est plus de juges des mots que des idées, et si les hommes sont, en général, moins sensibles à la justesse d'un raisonnement qu'à la beauté d'une expression (18), c'est donc à l'art de bien dire que doit être spécialement attaché le titre de *bel esprit*.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponse à cette conclusion, c'est qu'un ouvrage vide de sens ne serait qu'une continuité de sons harmonieux, qui n'obtiendrait aucune estime (19); et qu'ainsi le public ne décore du titre de *bel esprit* que ceux dont les ouvrages sont pleins d'idées grandes, fines et intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit, si l'on excepte celles qui, supposant trop d'études préliminaires, ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner, dans cette réponse, aucune atteinte à la gloire des philosophes. Le genre philosophique suppose sans contredit plus de richesses, plus de méditations, plus d'idées profondes, et même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ses idées, mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'observations sur les choses; et l'on

n'en fait dans le monde que sur la manière de les présenter. Les philosophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter sur les beaux esprits; mais on exige de ces derniers tant de grâce et d'élégance, que les conditions nécessaires pour mériter le titre de *philosophe* ou de *bel esprit*, sont peut-être également difficiles à remplir. Il paraît du moins qu'en ces deux genres les hommes illustres sont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois instruire et plaire, quelle connaissance ne faut-il pas avoir, et de sa langue, et de l'esprit de son siècle! Que de goût pour présenter toujours ses idées sous un aspect agréable! Que d'étude pour les disposer de manière qu'elles fassent la plus vive impression sur l'âme et l'esprit du lecteur! Que d'observations pour distinguer des situations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être senties, n'ont besoin que d'être présentées! Et quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre et à la clarté; et, comme dit Fontenelle, « pour exciter la curiosité de l'esprit, ménager sa paresse et prévenir son inconstance. »

C'est, en ce genre, la difficulté de réussir, qui, sans doute, est en partie cause du peu de cas que les beaux esprits font communément des ouvrages de pur raisonnement. Si l'homme borné n'aperçoit dans la philosophie qu'un amas d'énigmes puériles et mystérieuses, et s'il hait dans les philosophes la peine qu'il faut se donner pour les entendre, le bel esprit ne leur est guère plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la sécheresse et l'aridité du genre instructif. Trop occupé du *bien écrit*, et moins sensible au sens (20) qu'à l'élégance de la phrase, il ne reconnaît pour bien pensé que les idées heu-

reusement exprimées. La moindre obscurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle soit rendue, sera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorsqu'on ne pourra la réduire à des propositions extrêmement simples; et qu'il en est de ces idées profondes comme de ces eaux pures et claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux esprits, il en est qui, secrets ennemis de la philosophie, accèdent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite et ridicule, ils adoptent, à cet égard, l'erreur populaire : et, sans estime pour la justesse, la force, la profondeur et la nouveauté des pensées, ils semblent oublier que l'art de bien dire suppose nécessairement qu'on a quelque chose à dire; et qu'enfin l'écrivain élégant est comparable au joaillier, dont l'habileté devient inutile s'il n'a des diamants à monter.

Les savants et les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent et les beautés et les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conséquence, peu de cas du bel esprit : et leur mépris injuste pour ce genre d'esprit est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espèce d'idées qui entrent dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils sont presque tous plus ou moins semblables à ce géomètre, devant qui l'on faisait un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique sa curiosité; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques scènes, et la rend en disant : « Pour moi, je ne sais ce qu'on trouve de si beau dans cet ouvrage; il ne prouve rien. »

Le savant abbé Longuerue était à peu près dans le cas de ce géomètre : la poésie

n'avait point de charmes pour lui; il méprisait également la grandeur de Corneille et l'élégance de Racine; il avait, disait-il, banni tous les poètes de sa bibliothèque (21).

Pour sentir également le mérite et des idées et de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu, et quelques-uns de nos philosophes que leur modestie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penser; union rare, et qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savants et quelques beaux esprits, je dois indiquer les causes du mépris où le bel esprit tombe et doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

Le goût de notre siècle pour la philosophie la remplit de dissertateurs, qui, lourds, communs, fatigants, sont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très mal; ils le soupçonnent; ils savent que chacun est juge de l'élégance et de la clarté de l'expression, et qu'à cet égard il est impossible de duper le public : ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de *bel esprit*, pour prendre celui de *bon esprit*. Comment ne donneraient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont ouï dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une manière obscure : ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de *bon esprit*, ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raisonnements sur l'obscurité de leurs expressions, que c'est l'unique et sûr moyen d'échapper à la conviction des sottises : aussi le saisissent-ils avidement, en se

cachant, autant qu'ils le peuvent, à eux-mêmes, que le défaut de bel esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit, et qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelque riches ou puissants (22) qu'ils soient souvent, ne ferait cependant aucune impression sur le public, s'il n'était soutenu de l'autorité de certains philosophes, qui, jaloux, comme les beaux esprits, d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre différent a ses admirateurs particuliers; qu'on trouve partout plus de lauriers que de têtes à couronner; qu'il n'est point de nation qui n'ait en sa disposition un fonds d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les prétentions des hommes illustres; et qu'enfin, en inspirant le dégoût du bel esprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de *bel esprit*, qui ne leur est guère plus connu, et les savants, et les philosophes, et généralement tout homme qui pense.

CHAPITRE VII

De l'esprit du siècle.

Cette sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts et des sciences, et n'aurait aucune place dans cet ouvrage s'il n'en occupait une très grande dans la tête d'une infinité de gens.

Partout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle *l'esprit du siècle* n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde et de la cour.

L'homme du monde et le bel esprit s'expriment l'un et l'autre avec élégance et pureté; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé*: cependant ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses (23), parce que l'un et l'autre se proposent des objets différents. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité, ou du moins pour sa nation. Satisfait au contraire de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second discours, qu'on ne pouvait parler dans le monde que des choses ou des personnes, que la bonne compagnie est ordinairement peu instruite, qu'elle ne s'occupe guère que des personnes, que l'éloge est ennuyeux pour quiconque n'en est point l'objet, et qu'il fait bâiller les auditeurs. Aussi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à saisir leur côté faible, à les persifler, à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses, à rire de tout, et enfin à jeter du ridicule sur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'esprit de conversation se réduit donc au talent de médire agréablement, et surtout dans ce siècle, où chacun prétend à l'esprit, et s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la supériorité d'un homme sans blesser la vanité de tout le monde, où l'on ne distingue l'homme de mérite de l'homme médiocre que par l'espèce de mal qu'on en dit, où l'on est pour ainsi dire convenu de diviser la nation en deux classes: l'une, celle des bêtes, et c'est la plus nombreuse; l'autre,

celle des fous, et l'on comprend dans cette dernière tous ceux à qui l'on ne peut refuser des talents. D'ailleurs, la *raédissance* est maintenant l'unique ressource qu'on ait pour faire l'éloge de soi et de sa société. Or, chacun veut se louer; soit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on se taise, c'est toujours son apologie qu'on fait : chaque homme est un orateur qui, par ses discours ou ses actions, recite perpétuellement son panégyrique. Il y a deux manières de se louer, l'une en disant du bien de soi, l'autre en disant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, et généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, se donnaient ouvertement les louanges qu'ils croyaient mériter. Notre siècle est devenu plus délicat sur cet article. Ce n'est que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il est maintenant permis de faire son éloge. C'est en se moquant d'un sot qu'on vante indirectement son esprit. Cette manière de se louer est sans doute la plus directement contraire aux bonnes mœurs; c'est cependant la seule en usage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en pense, est un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque au contraire se loue par le mal qu'il dit d'autrui, est un homme charmant; il est environné d'auditeurs reconnaissants, ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il se donne, et ne cessent d'applaudir à de bons mots qui les soustraient au chagrin de louer. Il paraît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au dessein de nuire qu'au désir de se vanter. Aussi l'indulgence est-elle facile à pratiquer, non seulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces esprits bornés dont les intentions sont plus odieuses. L'homme de mérite sait que l'homme

dont on ne dit aucun mal est en général un homme dont on ne peut dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer ont communément été peu loués : aussi n'est-il point avide de leur éloge ; il regarde la sottise comme un malheur dont la sottise cherche toujours à se venger. « Qu'on ne prouve aucun fait contre moi, disait un homme de beaucoup d'esprit ; que d'ailleurs on en dise tout le mal qu'on voudra, je n'en serai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuse. » Mais si la philosophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'est à des applaudissements indiscrets qu'on doit ce grand nombre de méchants, qui, dans le fond, sont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'esprit qu'elle donne, ils ne savent pas assez estimer en eux la bonté qui leur est naturelle, ils veulent se rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureusement assez d'esprit pour y réussir ; ils deviennent d'abord méchants par air, ils restent méchants par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeste habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des traits satiriques aussi nuisibles à la société qu'ils y sont communs. Considérez les sources impures (24) d'où sort la médisance. Rappelez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choses ; qu'un *vieux méchant* lui paraît aussi ridicule qu'un *vieux charmant* ; que, parmi les gens du monde, ceux qui sont faits pour le grand se dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (25). Abandonnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médisance est un

besoin. Ennemis nés des esprits supérieurs, et jaloux d'une estime qu'on leur refuse, ils savent que, semblables à ces plantes viles qui ne germent et ne croissent que sur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations ; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autrefois l'on n'était envié que de ses pairs ; à présent que chacun aspire à l'esprit, et s'en croit, c'est presque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'est plus pour s'instruire, c'est pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en est aucun qui puisse tenir contre cette disposition des lecteurs. La plupart d'entre eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, sont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, et qui ne s'y promènent que pour en chercher les égouts. Ignorerait-on encore qu'il ne faut pas moins d'esprit pour apercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage ; et que, dans les livres, comme le disait un Anglais, « il faut aller à la chasse des idées, et faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre ? »

Toutes les injustices de cette espèce sont un effet nécessaire de la sottise. Quelle différence, à cet égard, entre la conduite de l'homme d'esprit et celle de l'homme borné ! Le premier profite de tout. Il échappe souvent aux hommes médiocres des vérités dont le sage se saisit : l'homme d'esprit, qui le sait, les écoute sans dégoût ; il n'aperçoit communément dans la conversation que ce qu'on y dit de bien, et l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de son ignorance,

l'homme d'esprit s'instruit dans presque tous les livres; trop ignorant et trop vain pour sentir le besoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'instruire dans aucun des ouvrages de ses contemporains; et, pour dire modestement qu'il sait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (26); il va même jusqu'à soutenir que tout a été dit et pensé; que les auteurs ne font que se répéter, et qu'ils ne diffèrent entre eux que dans la manière de s'exprimer. O envieux! lui dirait-on, est-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu? Quel autre que Newton a, dans le siècle dernier, fixé les lois de la pesanteur? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomènes nouveaux? Il n'est plus, selon toi, de découvertes à faire. Mais, dans le moral même et dans la politique, où l'on devrait peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'espèce de luxe et de commerce le plus avantageux à chaque nation? en a-t-on fixé les bornes? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois, dans une nation l'esprit de commerce et l'esprit militaire? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux? a-t-on seulement fait le roman d'une bonne législation (27), telle qu'on pourrait, à la tête d'une colonie, l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique?

Le temps a fait, dans chaque siècle, présent de quelques vérités aux hommes; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. On peut donc acquérir une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout est dit et pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance et répété depuis par l'envie: il n'est point de moyens que l'en-

vieux, sous l'apparence de la justice, n'emploie pour dégrader le mérite. On sait, par exemple, qu'il n'est point de vérité isolée; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances : c'est cependant de ces ressemblances que part l'envie pour accuser journallement de plagiat, les hommes illustres, nos contemporains (28). Lorsqu'elle déclame contre les plagiaires, c'est, dit-elle, pour punir les larcins littéraires et venger le public. Mais, lui répondrait-on, si tu ne consultais que l'intérêt public, tes déclamations seraient moins vives; tu sentirais que ces plagiaires, sans doute moins estimables que les gens de génie, sont cependant très utiles au public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, si les particuliers qui composent la société doivent se ranger sous plusieurs classes, qui, toutes, ont, pour entendre et pour voir, des oreilles et des yeux différents, il est évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des auteurs pour toutes les classes (29), des Neuville pour prêcher à la ville, et des Bridaine pour les campagnes. En morale comme en politique, certaines idées ne sont pas universellement senties; et leur évidence n'est point constatée qu'elles n'aient, de la plus sublime philosophie, descendu jusqu'à la poésie, et de la poésie jusqu'aux ponts-neufs; ce n'est ordinairement que dans cet instant seul qu'elles deviennent assez communes pour être utiles.

Au reste, cette envie, qui prend si souvent le nom de justice, et dont personne n'est entièrement exempt, n'est le vice d'aucun.

état. Elle n'est ordinairement active et dangereuse que dans des hommes bornés et vains. L'homme supérieur a trop peu d'objets de jalousie, et les gens du monde sont trop légers, pour obéir longtemps au même sentiment; d'ailleurs ils ne haïssent point le mérite, et surtout le mérite littéraire; souvent même ils le protègent: leur unique prétention, c'est d'être agréables et brillants dans la conversation. C'est dans cette prétention que consiste proprement l'esprit du siècle: aussi n'est-il rien qu'on n'imagine pour échapper en ce genre au reproche d'insipidité.

Une femme de peu d'esprit paraît entièrement occupée de son chien; elle ne parle qu'à lui; l'orgueil des auditeurs s'en offense; on la taxe d'impertinence: on a tort. Elle sait qu'on est quelque chose dans la société lorsqu'on a prononcé tant de mots (30), qu'on a fait tant de gestes et tant de bruit: l'occupation de son chien est donc moins pour elle un amusement qu'un moyen de cacher sa médiocrité; elle est, à cet égard, très bien conseillée par son amour-propre, qui, pour le moment, nous fait presque toujours tirer le meilleur parti de notre sottise.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de l'esprit du siècle; c'est qu'il est facile de se le représenter sous une image sensible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'esprit de quelques-uns des siècles de la Grèce et de l'esprit actuel de notre nation: dans le premier tableau, ne sera-t-il point forcé de représenter l'esprit sous la figure d'un homme qui, l'œil fixe, l'âme absorbée dans de profondes méditations, reste dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux muses? Dans le second tableau

ne sera-t-il pas nécessité à peindre l'esprit sous les traits du dieu de la raillerie, c'est-à-dire sous la figure d'un homme qui considère tout avec un ris malin et un œil moqueur? Or, ces deux portraits si différents nous donneraient assez exactement la différence de l'esprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'observerai que, dans chaque siècle, un peintre ingénieux donnerait à l'esprit une physionomie différente, et que la suite allégorique de pareils portraits serait fort agréable et fort curieuse pour la postérité, qui, d'un coup d'œil, jugerait de l'estime ou du mépris que, dans chaque siècle, l'on a dû accorder à l'esprit de chaque nation.

CHAPITRE VIII

De l'esprit juste (31).

Pour porter, sur les idées et les opinions différentes des hommes, des jugements toujours justes, il faudrait être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement; il faudrait avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connaissance nous donnerait celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudrait tout savoir. Personne ne sait tout : on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, et enfin de toutes les beautés de style; mais il est mauvais juge de la justesse du plan. L'autre, au contraire, est connaisseur en cette dernière partie; mais il n'est frappé ni de cette justesse, ni de cet à-propos, ni de cette force de sentiment d'où dépend la vérité ou la fausseté des caractères tragi-

ques, et le premier mérite des pièces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, et par conséquent la principale beauté de ce genre, consiste à peindre fidèlement les effets que produisent sur nous les passions fortes.

On n'a donc proprement de justesse d'esprit que dans les genres sur lesquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, sans confondre le génie et l'esprit étendu et profond avec l'esprit juste, s'empêcher d'avouer que cette dernière sorte d'esprit n'est plus qu'un esprit faux, lorsqu'il s'agit de ces propositions compliquées où la vérité est le résultat d'un grand nombre de combinaisons; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup; et où la justesse de l'esprit dépend de son étendue: aussi n'entend-on communément par *esprit juste* que la sorte d'esprit propre à tirer des conséquences justes et quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente.

Conséquemment à cette définition, l'esprit juste contribue peu à l'avancement de l'esprit humain: cependant il mérite quelque estime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admises, en tire des conséquences toujours justes et quelquefois neuves, est un homme rare parmi le commun des hommes. Il est même, en général, plus estimé des gens médiocres, que ne le sera l'esprit supérieur, qui, rappelant trop souvent les hommes à l'examen des principes reçus, et les transportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur paresse et blesser leur orgueil.

Au reste, quelque justes que soient les conséquences qu'on tire, ou d'un sentiment, ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir

le nom d'esprit juste, on ne sera jamais cité que comme un fou. Un Indien vapoureux s'était imaginé que s'il pissait, il submergerait tout le Bisnagar. En conséquence, ce vertueux citoyen, préférant le salut de sa patrie au sien propre, retenait toujours son urine; il était prêt à périr, lorsqu'un médecin, homme d'esprit, entre, tout effrayé, dans sa chambre: « Narsingue (32), lui dit-il, est en feu; ce n'est bientôt qu'un monceau de cendres: hâtez-vous de lâcher votre urine. » A ces mots, le bon Indien pisse, raisonne juste, et passe pour fou.

Un autre homme, sans doute attaqué des mêmes vapeurs, comparait un jour le petit nombre des élus au nombre prodigieux d'hommes que le péché précipite journellement dans l'enfer. « Si l'ambition, l'avarice, la luxure, se disait-il à lui-même, nous portent à tant de crimes, que n'en commet-on du moins qui soient utiles aux hommes? Pourquoi ne pas donner la mort aux enfants avant l'âge du péché? Par ce crime, je peuplerais le ciel de bienheureux: j'offenserais sans doute l'Eternel, je m'exposerais à tomber dans l'abîme de l'enfer; mais enfin je sauverais des hommes, je serais le Curtius qui se jette dans le gouffre pour le salut de Rome. » L'assassinat de quelques enfants fut la conséquence juste qu'il tira de ce raisonnement (33).

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme fous, ce n'est pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wisthnou, et le musulman qui, d'après l'Alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certaine-

ment sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien; cependant, l'un et l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? c'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses, la raison est sans force contre deux grands missionnaires, l'exemple et la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands sont la loi des petits. Ce Chinois et ce Musulman passeront donc pour sages, uniquement parce qu'ils sont *sous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise : celui-là seul est cité comme bête, qui n'est pas bête de la bêtise commune.

Certains villageois, dit-on, bâtissent un pont; ils y gravent cette inscription : *Le présent pont est fait ici*. D'autres, voulant retirer un homme d'un puits dans lequel il était tombé, lui passent au cou un nœud coulant, et le retirent étranglé. Si les bêtises de cette espèce doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter sérieusement les dogmes des bonzes, des brahmanes et des talapoins? dogmes aussi absurdes que l'inscription du pont. Comment peut-on, sans rire, voir les rois, les peuples, les ministres, et même les grands hommes, se prosterner quelquefois aux pieds des idoles, et montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde? Comment, en parcourant les voyages, n'est-on pas étonné d'y voir l'existence des sorciers et des magiciens aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu, et passer, chez la plupart des nations, pour aussi démontrée? Par quelle raison, enfin, des absurdités différentes, mais également ridicules, ne feraient-elles pas sur nous la même impression? C'est

qu'on se moque volontiers d'une bêtise dont on se croit exempt; c'est que personne ne répète, d'après le villageois : « Le présent pont est fait ici » ; et qu'il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit d'une pieuse absurdité. Personne ne se croyant tout à fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de soi sous le nom d'autrui.

Ce n'est donc point, en général, à l'absurdité d'un raisonnement, mais à l'absurdité d'une certaine espèce de raisonnement, qu'on donne le nom de *bêtise*. On ne peut donc entendre par ce mot qu'une ignorance peu commune. Aussi donne-t-on quelquefois le nom de *bête* à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La science des choses communes est la science des gens médiocres ; et quelquefois l'homme de génie est à cet égard d'une ignorance grossière. Ardent à s'élaner jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive, et content d'y saisir quelques-unes de ces vérités neuves, premières et générales, d'où découlent une infinité de vérités secondaires, il néglige toute autre espèce de connaissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie, il tombe dans mille erreurs, et Newton commente l'*Apocalypse*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpens de cette nuit immense qui environne les esprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchait devant les Hébreux, et qui tantôt était obscure, et tantôt lumineuse. Le grand homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres, à moins qu'on entende ici par *esprit* l'aptitude à s'instruire, que peut-être on peut regarder comme une connaissance commencée. Le grand homme,

par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, et la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connaissance et une connaissance entière, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, et n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits lorsqu'ils ont une connaissance superficielle des choses. L'ignorance et la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une et l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je rétrécis l'empire du génie, et montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais sur les divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues : or, ces opinions sont fausses pour la plupart, et l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions : l'esprit juste n'est donc le plus souvent que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut-être cette sorte d'esprit suffit-elle pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en est doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, et ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur estime, en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une source d'erreurs ; erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin, si le miroir, de tous les conseillers le

conseiller le plus poli et le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourrait désabuser un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, surtout lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent? C'est être encore assez modeste que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. De là, cependant, cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumières, et ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnaires, comme des esprits systématiques et de mauvaises têtes (34). O esprits justes! leur dira-t-on, lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands hommes, qui du moins sont si supérieurs dans le genre où le public les admire; quelle opinion pensez-vous que le public puisse avoir de vous, dont l'esprit ne s'étend pas au delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux, et dont la découverte est peu importante? Toujours en extase devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, sujets aux erreurs des hommes célèbres. Oui, sans doute, parce qu'il faut ou courir, ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de votre esprit, il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie et de passions qui produit également les grands vices, les grandes vertus et les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables? Qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable

que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs et les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumières qu'on y répand. De ces deux manières de servir sa patrie, la dernière, qui, sans contredit appartient plus directement au génie, est en même temps celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier ne sont guère utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent sa société : au contraire, les lumières nouvelles, que ce même particulier répandra sur les arts et les sciences, sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnaissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent sans doute en imposer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, et qu'ils sont très savants ; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, et la taciturnité pour profondeur, il faut bien qu'on prenne aussi la gravité, ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, et l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit mademoiselle Scudéry, n'est qu'un secret du corps pour cacher les défauts de l'esprit (35). Il n'y a donc proprement que ces esprits justes qui soient longtemps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste, qu'ils se croient sages, parce qu'ils sont sérieux ; qu'inspirés par l'orgueil et l'envie lorsqu'ils décrivent le génie, ils

croient l'être par la justice; personne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces méprises de sentiment sont, en tous genres, si générales et si fréquentes, que je crois répondre au désir de mon lecteur, en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

CHAPITRE IX

Méprise de sentiment.

Semblable au trait de la lumière, qui se compose d'un faisceau de rayons, tout sentiment se compose d'une infinité de sentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre âme et telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le prisme propre à décomposer ce faisceau de sentiments : en conséquence, l'on se croit souvent animé ou d'un sentiment unique, ou de sentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cause de tant de méprises de sentiment, et pourquoi nous ignorons presque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux sentir combien il est difficile d'échapper à ces méprises de sentiment, je dois présenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE X

Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent.

Une mère idolâtre son fils. Je l'aime, dit-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun soin de son éducation, et vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puisse infiniment contribuer à

son bonheur : pourquoi donc, sur ce sujet, ne consultez-vous point les gens d'esprit, et ne lisez-vous aucun des ouvrages faits sur cette matière? C'est, répliquera-t-elle, parce qu'en ce genre je crois en savoir autant que les auteurs et leurs ouvrages. Mais d'où naît cette confiance en vos lumières? Ne serait-elle pas l'effet de votre indifférence? Un désir vif nous inspire toujours une salutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès considérable, on voit des procureurs, des avocats; on en consulte un grand nombre, on lit ses factums. Est-on attaqué de ces maladies de langueur qui sans cesse nous environnent des ombres et des horreurs de la mort, on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient soi-même un peu médecin. Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfants, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mère, quels seraient les motifs de ma tendresse? Parmi les pères et les mères, répondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres sont jaloux de commander; et dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits lorsque leur faiblesse ne les tient plus dans sa dépendance; et l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs lorsque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poète Saadi, le père ne voit en eux que des héritiers avides : et c'est la cause, ajoute ce même poète, de l'amour extrême de l'aïeul pour ses petits-fils; il les regarde comme les ennemis de ses ennemis.

Il est enfin des pères et des mères qui,

dans leurs enfants, n'aperçoivent qu'un joujou et qu'une occupation. La perte de ce joujou leur serait insupportable : mais leur affliction prouverait-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde sait ce trait de la vie de M. de Lauzun : il était à la Bastille ; là, sans livres, sans occupation, en proie à l'ennui et à l'horreur de la prison, il s'avise d'appivoiser une araignée. C'était la seule consolation qui lui resta dans son malheur. Le gouverneur de la Bastille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (36), écrase cette araignée. Le prisonnier en ressent un chagrin cuisant ; il n'est point de mère que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de sentiments pour des objets si différents ? C'est que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, on n'a souvent à pleurer que l'ennui et le désœuvrement où l'on tombe. Si les mères paraissent en général plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le serait un père, distrait par ses affaires, ou livré aux soins de l'ambition, ce n'est pas que cette mère aime plus tendrement son fils ; mais c'est qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les méprises de sentiment sont, en ce genre, très fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (37), dont tant de gens font parade et dont ils se croient vivement affectés, n'est le plus souvent en eux qu'un effet, ou du sentiment de la postéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui et du désœuvrement.

Une pareille méprise de sentiment persuade aux dévots fanatiques que c'est à leur zèle pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philosophes, et les persécutions

qu'ils excitent contre eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philosophe est fausse, ou elle est vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que suppose la religion, lui en prouver philosophiquement la fausseté; vous le devez même chrétiennement. « Nous n'exigeons point, dit saint Paul, une obéissance aveugle; nous enseignons, nous prouvons, nous persuadons. » Dans le second cas, c'est-à-dire si l'opinion de ce philosophe est vraie, elle n'est point alors contraire à la religion : le croire, serait un blasphème. Deux vérités ne peuvent être contradictoires : et la vérité, dit l'abbé Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paraît pas se concilier avec les principes de la religion. Vous pensez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui résiste aux efforts de votre esprit, et ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, est réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne savez-vous pas que Galilée (38) fut indignement traîné dans les prisons de l'inquisition, pour avoir soutenu que le soleil était immobile au centre du monde; que son système scandalisa d'abord les imbéciles, et leur parut absolument contraire à ce texte de l'Écriture : « Arrête-toi, soleil? » Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne lèvera pas la contradiction que vous croyez apercevoir entre votre religion et l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une censure précipitée, d'exposer, si ce n'est la religion, du moins ses ministres, à la haine qu'excite la persécution? Pourquoi, toujours empruntant le secours de la force

et de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, et priver l'humanité des lumières utiles qu'ils peuvent lui procurer ?

Vous obéissez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes et l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime (39) ? Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent ? la paresse et l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude et sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles : mais qui, philosophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait detester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, et qui le soulève contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'est donc cette même paresse et ce même orgueil qui, se déguisant (40) à ses yeux sous l'apparence du zèle (41), en font le persécuteur des hommes éclairés, et qui, dans l'Italie, l'Espagne et le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots et dressé les bûchers de l'inquisition.

Au reste, ce même orgueil, si redoutable dans le dévot fanatique, et qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-Haut, persécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces pharisiens qui traitaient de criminels ceux qui n'adoptaient point toutes leurs décisions, que de visirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induit

à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes, il n'est point de visir qui ne prenne son intérêt pour l'intérêt de la nation : qui ne soutienne, sans le savoir, qu'humilier son orgueil, c'est insulte au public ; et que blâmer sa conduite, avec quelque ménagement qu'on le fasse, c'est exciter le trouble dans l'Etat. Mais, lui dirait-on, vous vous trompez vous-même ; et, dans ce jugement, c'est l'intérêt de votre orgueil, et non l'intérêt général que vous consultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il est vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occasionne une mauvaise administration ? La législation, qui de toutes les sciences est la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre science, se perfectionner par les mêmes moyens ? C'est en éclairant les erreurs des Aristote, des Averroës, des Avicenne, et de tous les inventeurs dans les sciences et les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts et ces mêmes sciences. Vouloir couvrir les fautes de l'administration du voile du silence, c'est donc s'opposer aux progrès de la législation, et par conséquent au bonheur de l'humanité. C'est ce même orgueil, masqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commise, le divan doit toujours la soutenir, et que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, si le bien public est l'objet que se proposent tout prince et tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à soutenir une sottise ? L'axiome que vous établissez ne signifie donc rien autre chose, sinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince la nécessité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conseillé.

Au reste, il est peu d'hommes qui échappent aux illusions de cette espèce. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en est pour qui les autres ne soient, pour ainsi dire, que des corps diaphanes, et qui lisent également bien, et dans leur intérieur, et dans l'intérieur d'autrui, le nombre en est petit. Pour se connaître, il faut s'observer, faire une longue étude de soi-même. Les moralistes sont presque les seuls intéressés à cet examen, et la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les singularités de quelques hommes d'esprit, que de gens ne se croient uniquement animés que de l'esprit de justice et de vérité ! Cependant, leur dirait-on, pourquoi se déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui souvent ne nuit à personne ? Un homme joue le singulier : riez-en, à la bonne heure : c'est même le parti que vous prendrez avec un homme sans mérite. Pourquoi n'en userez-vous pas de même avec un homme d'esprit ? C'est que sa singularité attire l'attention du public : or, son attention une fois fixée sur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, et votre orgueil en est blessé. Voilà quel est en vous le principe secret, et du respect que vous affectez pour l'usage, et de votre haine pour le singulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'esprit, le mérite simple et modeste en est moins estimé ; et c'est une injustice dont je le venge, en décriant la singularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas apercevoir l'affectation où l'affectation n'est pas ? En général, les hommes supérieurs y sont peu sujets ; un caractère paresseux et

méditatif peut avoir de la singularité; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la singularité est donc très rare.

Pour soutenir le personnage de singulier, de quelle activité faut-il être doué? Quelle connaissance du monde faut-il avoir, et pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende ni méprisables ni odieux aux autres hommes, et pour adapter ce ridicule à notre caractère, et le proportionner à notre mérite? Car, enfin, ce n'est qu'avec une telle dose de génie qu'il est permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette dose, il faut en convenir; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous sert. Lorsque Enée descend aux enfers pour adoucir le monstre qui veille à leurs portes, ce héros se pourvoit, par le conseil de la sibylle, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule de Cerbère. Qui sait si, pour apaiser la haine de ses contemporains, le mérite ne doit pas aussi jeter dans la gueule de l'envie le gâteau d'un ridicule? La prudence l'exige, et même l'humanité l'ordonne. S'il naissait un homme parfait, il devrait toujours, par quelques grandes sottises, adoucir la haine de ses concitoyens. Il est vrai qu'à cet égard, on peut s'en fier à la nature, et qu'elle a pourvu chaque homme de la dose de défauts suffisante pour le rendre supportable.

Une preuve certaine que c'est l'envie qui, sous le nom de justice, se déchaîne contre les ridicules des gens d'esprit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une singularité grossière et qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre en lui faisant apercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que les gens d'esprit sont fous et que lui seul est sage, est une singularité toujours très propre à leur concilier sa bien-

veillance. Qu'un homme d'esprit, par exemple, s'habille d'une manière singulière, la plupart des hommes qui ne distinguent point la sagesse de la folie et ne la reconnaissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou, ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas? on ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or, ce qui perdrait un sot accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, et peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnaissance ne te dois je pas! lui dirait volontiers l'homme d'esprit; que ta haine me fait d'avis! Le public ne s'est pas longtemps mépris sur les motifs de ton aigreur : c'est l'éclat de ma réputation et non ma singularité qui t'offense. Si tu l'osais, tu jouerais comme moi le singulier, mais tu sais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit : ton instinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà quelle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité (42). Tu ressembles à ces femmes contrefaites qui, criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau et propre à marquer la taille, ne s'aperçoivent pas que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché; ce n'est que dans les autres qu'on l'aperçoit. Je rapporterai à ce sujet un fait assez plaisant,

qui, dit-on, est arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnait un grand repas à toute sa cour; on avait servi le souper dans un vestibule, et ce vestibule donnait sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée : la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin et tombe sur un gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés; c'était le premier ministre du duc : « Ah! monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez ! et que j'ai de grâces à vous rendre ! je craignais d'avoir fait une impertinence. — Hé! madame, qui pourrait y tenir ? répond le ministre. Mais, dites-moi, était-elle bien grosse ? — Ah! monsieur, elle était affreuse. — Volait-elle, ajouta-t-il, près de moi ? — Que voulez-vous dire ? une araignée voler ? — Hé quoi ! reprit-il, c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? allez, madame, vous êtes une folle ; je croyais que c'était une chauve-souris. » Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; et dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité*. C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment. Mais, comme c'est surtout en matière de conseils que cette méprise est plus facilement aperçue, après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il est encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI

Des conseils.

Tout homme qu'on consulte croit toujours ses conseils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient sur sa parole, et leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent. Il serait cependant très facile de se détromper sur ce point; car enfin on aime peu de gens, et l'on veut conseiller tout le monde. Où cette manie de conseiller prend-elle sa source? dans notre vanité. La folie de presque tout homme est de se croire sage, et beaucoup plus sage que son voisin: tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous consulte est agréable: c'est un aveu d'infériorité qui flatte. D'ailleurs, que d'occasions l'intérêt du consultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos sentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, et d'en parler en bien? aussi n'est-il personne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du consultant, il nous quitte ordinairement sans être instruit ni éclairé; et nos conseils n'ont été que notre panégyrique. C'est donc presque toujours la vanité qui conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondait à un de ces conseillers empressés: « Comment me corrigerais-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger? » Si c'était en effet l'amitié seule qui donnât des conseils, cette passion, comme toute passion vive, nous éclairerait, nous ferait connaître quand et comment l'on doit conseiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un

conseil ne soit très utile. Un avocat, un médecin, un philosophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conseil est inutile; souvent même il est ridicule, parce qu'en général, c'est toujours soi qu'on propose pour modèle. Qu'un ambitieux consulte un homme modéré, et lui propose ses vues et ses projets: Abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous exposez point à des dangers, à des chagrins sans nombre, et livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des passions et des caractères différents, si j'avais encore un choix à faire, peut-être me rendrais-je à votre avis: mais il s'agit, mes passions données, mon caractère formé, et mes habitudes prises, d'en tirer le meilleur parti possible pour mon bonheur. C'est sur ce point que je vous consulte. En vain ajouterait-il que, le caractère une fois formé, il est impossible d'en changer; que les plaisirs d'un homme modéré seraient insipides pour un ambitieux; et que le ministre disgracié meurt d'ennui. Quelques raisons qu'il allègue, l'homme modéré lui répétera toujours: « Il ne faut pas être ambitieux. » Il me semble entendre un médecin dire à son malade: « Monsieur, n'ayez pas la fièvre. » Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les consulte sur la conduite qu'il doit tenir: Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout spectacle, toute assemblée de femmes, et tout amusement frivole; occupez-vous tout entier de votre fortune: imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je suis encore très sensible au plaisir; j'aime les femmes avec fureur, comment y renoncer? vous sentez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise, un vieillard ne com-

prendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir, le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupaient dans sa jeunesse se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer, qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachaient au rivage, et qui lui-même disparaît bientôt à leurs yeux. Qui considère l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modèle, croit voir des nageurs repandus sur un grand lac, et qui, emportés par des courants divers, lèvent la tête au-dessus de l'eau, et se crient les uns aux autres : C'est moi qu'il faut suivre, et c'est là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain sur un rocher, d'où il contemple leur folie : Ne croyez-vous pas, dit le sage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conseiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'est ordinairement ne rien dire, sinon : J'agis de cette manière, je dirais telle chose. Aussi ce mot de Molière : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse, » appliqué à l'orgueil de se donner pour exemple, est-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'est point de sot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand esprit (43). Il me semble voir le chef des Natchès (44), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, sort de sa cabane, et du doigt marque au soleil, son frère, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme que l'on consulte peut sans doute se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité : mais comment cette illu-

sion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte? comment n'est-il pas à cet égard éclairé par son intérêt? C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent à ce qui nous regarde un intérêt que réellement ils n'y prennent point; c'est que la plupart des hommes sont faibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide, et qu'il est très facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à plusieurs hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore : il sait que, dans tout autre cas, et lorsqu'il s'agit de son propre bonheur, c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet, si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connaissance exacte du sentiment et du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même? Si l'intérêt vif nous éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur? Qui sait si, le caractère formé et les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paraît le plus fou? Tout le monde sait cette réponse d'un fameux oculiste : un paysan va le consulter; il le trouve à table, buvant et mangeant bien : « Que faire pour mes yeux ! » lui dit le paysan, « Vous abstenir de vin », reprend l'oculiste. « Mais il me semble », reprend le paysan en s'approchant de lui, « que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, et cependant vous buvez?... — Oui, vraiment, c'est que j'aime mieux boire que guérir. » Que de gens dont le bonheur est, comme celui de cet oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs, et qui cependant, si je l'ose dire, seraient fous de vouloir être

plus sages! Il est même des hommes, et l'expérience (43) ne l'a que trop démontré, qui sont malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par les actions qui les mènent à la Grève. Mais, répliquera-t-on, il est aussi des hommes qui, faute d'un sage conseil, tombent journellement dans les fautes les plus grossières; un bon conseil sans doute pourrait les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettraient de plus considérables encore, s'ils se livraient indistinctement aux conseils d'autrui: qui les suit aveuglément n'a qu'une conduite pleine d'inconséquences, ordinairement plus funeste que les excès même des passions.

En s'abandonnant à son caractère, on s'épargne au moins les efforts inutiles qu'on fait pour y résister. Quelque forte que soit la tempête, lorsqu'on prend le vent arrière, on soutient sans fatigue l'impétuosité des mers: mais, si l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, on ne trouve partout qu'une mer rude et fatigante.

Des conseils inconsiderés ne nous précipitent que trop souvent dans des abîmes de malheurs. Aussi devrait-on souvent se rappeler ce mot de Socrate: « Puissé-je, disait ce philosophe, toujours en garde contre mes maîtres et mes amis, conserver toujours mon âme dans une situation tranquille, et n'obéir jamais qu'à la raison, la meilleure des conseillères! » Quiconque écoute la raison, non seulement est sourd aux mauvais conseils, mais pèse encore à la balance du doute les conseils mêmes de ces gens qui, respectables par leur âge, leurs dignités et leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, et, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent nous ramener. Si les conseils sont

quelquefois utiles, c'est pour se mettre en état de se mieux conseiller soi-même : s'il est prudent d'en demander, ce n'est qu'à ces gens sages (46) qui, connaissant la rareté et le prix d'un bon conseil, en sont et doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel soin ne faut-il pas approfondir le caractère d'un homme ! Quelle connaissance ne faut-il pas avoir de ses goûts, de ses inclinations, des sentiments qui l'animent, et du degré de sentiment dont il est affecté ! Quelle finesse, enfin, pour pressentir les fautes qu'il veut commettre, avant que de s'en repentir ; pour prévoir les circonstances où la fortune doit le placer, et juger en conséquence si tel défaut, dont on voudrait le corriger, ne se changera pas en vertu dans les places où vraisemblablement il doit parvenir ! C'est le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme sage si réservé sur l'article des conseils. Aussi n'est-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander : tout autre conseil doit être suspect. Mais est-il quelque signe auquel on puisse reconnaître les conseils de l'homme sage ? Oui, sans doute, il en est. Toutes les passions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conseils, reconnaître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte ; et les conseils de l'orgueil, toujours humiliants, ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, est peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions, et ses décisions sont la preuve de son ignorance.

On dispute sur ce qu'on sait, on tranche sur ce qu'on ignore. Mortels, dirait volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi : supérieur en esprit aux autres hommes, je parle; qu'ils exécutent et croient en mes lumières: me répliquer, c'est m'offenser. Aussi, toujours plein d'un respect profond pour lui-même, qui résiste à ses conseils est un entêté auquel il faut des flatteurs, et non des amis. Superbe, lui répondrait-on, sur qui doit tomber ce reproche, si ce n'est sur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui ne flattent point ta présomption par une déférence aveugle à tes décisions? Apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie. D'ailleurs que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie que tous les hommes se reprochent réciproquement, et dont on accuse principalement les grands et les rois? Chacun, sans doute, hait la louange lorsqu'il la croit fausse; on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs sincères. Sous ce titre, il est impossible de ne les point aimer, parce que chacun se croit louable et veut être loué. Qui dédaigne les éloges, souffre du moins qu'on le loue sous ce point. Lorsqu'on déteste le flatteur, c'est qu'on le reconnaît pour tel. Dans la flatterie, ce n'est donc pas la louange, mais la fausseté qui choque. Si l'homme d'esprit paraît moins sensible aux éloges, c'est qu'il en aperçoit plus souvent la fausseté: mais qu'un flatteur adroit le loue, persiste à le louer, et mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'esprit en sera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artisan jusqu'aux princes, tout aime la louange, et par conséquent la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois supporter avec reconnaissance les dures représentations d'un conseiller vertueux? Oui,

sans doute; mais ces princes étaient jaloux de leur gloire; ils étaient amoureux du bien public; leur caractère les forçait d'appeler à leur cour des hommes animés de cette même passion, c'est-à-dire des hommes qui ne leur donnassent que des conseils favorables aux peuples. Or, de pareils conseillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de sa passion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la satisfaire: une pareille liberté ne l'offense donc pas. Je dirai de plus qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter: c'est la morsure d'une maîtresse.

Qu'un homme s'approche d'un avare et lui dise: *Vous êtes un sot, vous placez mal votre argent, voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire; loin d'être révolté d'une pareille franchise, l'avare en saura gré à son auteur. En désapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'est-à-dire dans l'objet de sa passion. Or, ce que je dis de l'avare peut s'appliquer au roi vertueux.*

À l'égard d'un prince qui n'aimerait point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourrait attirer à sa cour que des hommes qui, relativement à ses goûts, ses préjugés, ses vues, ses projets et ses plaisirs, pourraient l'éclairer sur l'objet de ses desirs: il ne serait donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (47). Loin de lui fuiraient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les rassemblât près de son trône, ce serait lui demander l'impossible, et vouloir un effet sans cause. Les tyrans et les grands princes doivent se décider par le même motif sur le choix de leurs amis; ils ne diffèrent que par la passion dont ils sont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués et flattés ; mais tous ne veulent pas l'être de la même manière ; et c'est uniquement en ce point qu'ils sont différents entre eux. L'orgueilleux n'est point exempt de ce désir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, et la soumission aveugle qu'il exige ? Il n'en est pas ainsi de l'homme sage : son amour-propre ne se manifeste point d'une manière insultante : s'il donne un conseil, il n'exige point qu'on le suive. La saine raison soupçonne toujours qu'il n'a pas considéré un objet sous toutes ses faces. Aussi l'énoncé de ses conseils est-il toujours remarquable par quelque une de ces expressions de doute, propres à marquer la situation de l'âme. Telles sont ces phrases : « Je crois que vous devez vous conduire de telle manière ; tel est mon avis ; tels sont les motifs sur lesquels je me fonde : mais n'adoptez rien sans examen, etc. » C'est à cette manière de conseiller qu'on reconnaît l'homme sage, lui seul peut réussir auprès de l'homme d'esprit ; et, s'il n'a pas toujours le même succès auprès des gens médiocres, c'est que ces derniers, souvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irrésolution et qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la sottise qui tranche d'un ton ferme, qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

L'amitié qui conseille prend à peu près le ton de la sagesse ; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t-on à ses avis, va-t-on même jusqu'à les mépriser, c'est alors qu'elle se fait mieux connaître, et qu'après avoir fait ses représentations, elle s'écrie avec Pylade : « Allons, seigneur, enlevons Hermione. »

Chaque passion a donc ses tours, ses expressions et sa manière particulière de s'ex-

primer : aussi l'homme qui, par une analyse exacte des phrases et des expressions dont se servent les différentes passions, donnerait le signe auquel on peut les reconnaître, mériterait sans doute infiniment de la reconnaissance publique. C'est alors qu'on pourrait, dans le faisceau des sentiments qui produisent chaque acte de notre volonté, distinguer du moins le sentiment qui domine en nous. Jusque-là les hommes s'ignorent eux-mêmes, et tomberont, en fait de sentiments, dans les erreurs les plus grossières.

CHAPITRE XII

Du bon sens.

La différence de l'esprit d'avec le bon sens est dans la cause différente qui les produit : l'un est l'effet des passions fortes, et l'autre de l'absence de ces mêmes passions. L'homme de bon sens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les passions ; mais aussi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumière qu'on ne doit qu'aux passions vives. Dans le courant de la vie, et dans les choses où pour bien voir il suffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon sens ne se trompe point. S'agit-il de ces questions un peu compliquées où, pour apercevoir et démêler le vrai, il faut quelque effort et quelque fatigue d'attention, l'homme de bon sens est aveuglé : privé de passions, il se trouve en même temps privé de ce courage, de cette activité d'âme et de cette attention continue qui seules pourraient l'éclairer. Le bon sens ne suppose donc aucune invention, ni par conséquent aucun esprit : et c'est, si je l'ose dire, où le bon sens finit que l'esprit commence (48).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon sens soit si commun. Les hommes sans passions sont rares. L'esprit juste, qui de toutes les sortes d'esprit est sans contredit l'espèce la plus voisine du bon sens, n'est pas lui-même exempt de passions. D'ailleurs, les sots n'en sont pas moins susceptibles que l'homme d'esprit. Si tous prétendent au bon sens et même s'en donnent le titre, on ne les croit pas sur leur parole : c'est M. Diafoirus qui dit : « Je jugeai, par la pesanteur d'imagination de mon fils, qu'il aurait un bon jugement à venir. » On manque toujours de bon sens, lorsqu'à cet égard l'on n'a que son défaut d'esprit pour appuyer ses prétentions.

Le corps politique est-il sain, les gens de bon sens peuvent être appelés aux grandes places et les remplir dignement. L'Etat est-il attaqué de quelque maladie, ces mêmes gens de bon sens deviennent alors très dangereux. La médiocrité conserve les choses dans l'état où elles les trouve. Ils laissent tout aller comme il va. Leur silence dérobe les progrès du mal et s'oppose aux remèdes efficaces qu'on y pourrait apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle est incurable. A l'égard de ces places secondaires où l'on n'est point chargé d'examiner, mais d'exécuter ponctuellement, ils y sont ordinairement très propres. Les seules fautes qu'ils y commettent sont de ces fautes d'ignorance qui, dans les petites places, sont presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particulière, elle n'est point habile, mais elle est toujours raisonnable. L'absence des passions, en interceptant toutes les lumières dont les passions sont la source, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les pas-

sions précipitent. Les gens sensés sont en général plus heureux que les hommes livrés à des passions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, et qui, né sensible, a, par l'âge et les réflexions, affaibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur, et ce cœur s'ouvre encore aux faiblesses des autres ; sa sensibilité se ranime avec eux, il jouit enfin du bonheur d'être sensible sans être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses faiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens, les avantages qu'il procure ne sont que personnels, ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnaissance publique, ni par conséquent à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens est une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée, et quelque fois si utile aux particuliers, n'est pas pour tout un peuple une vertu si désirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don de tous le plus funeste serait sans contredit la prudence, si le ciel la rendait commune à tous les citoyens. Qu'est-ce, en effet, que l'homme prudent ? celui qui conserve des maux plus éloignés une image assez vive pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui serait funeste. Or, supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une nation ; où trouver alors des hommes qui, pour cinq sous par jour, affrontent dans les combats la mort, les fatigues ou les maladies ? Quelle femme se présenterait à l'autel de l'hymen, s'exposerait au malaise

d'une grossesse, au danger d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occasionnent la mort ou la mauvaise conduite des enfants? Quel homme conséquent aux principes de sa religion ne méprisera pas l'existence fugitive des plaisirs d'ici-bas, et, tout entier au soin de son salut, ne chercherait pas, dans une vie plus austère, le moyen d'accroître la félicité promise à la sainteté? Quel homme ne choisirait pas, en conséquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel son salut serait le moins exposé; ne préférerait pas la palme de la virginité aux myrtes de l'amour, et n'irait pas enfin s'ensevelir dans un monastère (49)? C'est donc à l'inconséquence que la postérité devra son existence. C'est la présence du plaisir, sa vue toute puissante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'est donc à l'imprudence et à la folie que le ciel attache la conservation des empires et la durée du monde. Il paraît donc qu'au moins dans la constitution actuelle de la plupart des gouvernements, la prudence n'est désirable que dans un très petit nombre de citoyens; que la raison, synonyme du mot de *bon sens*, et vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'estime; que la sagesse qu'on lui suppose tient à son inaction, et que son infailibilité apparente n'est le plus souvent qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'*homme de bon sens*, usurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de presque tous les sots qu'ils sont gens de bon sens, il en est, à cet égard, des sots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point: on les présente sous le côté le plus avantageux, et

les hommes supérieurs sous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent, en conséquence, les plus grands éloges au bon sens qu'ils placent et doivent réellement placer au-dessus de l'esprit ! En effet, chacun voulant s'estimer préférablement aux autres et les gens médiocres se sentant plus près du bon sens que de l'esprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile ; et de là cette phrase tant répétée par les gens médiocres : « Bon sens vaut mieux qu'esprit et que génie » ; phrase par laquelle chacun d'eux veut insinuer qu'au fond il a plus d'esprit qu'aucun de nos hommes célèbres.

CHAPITRE XIII

Esprit de conduite.

L'objet commun du désir des hommes, c'est le bonheur ; et l'esprit de conduite ne devrait être, en conséquence, que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en serait-on formé cette idée, si le bonheur n'avait presque toujours paru moins un don de l'esprit qu'un effet de la sagesse et de la modération de notre caractère et de nos désirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissants dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers au vaisseau battu par les tempêtes du Nord, et les seconds au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A son secours, l'un appelle le calme, et l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrais dire à cet égard, sur le bonheur, n'aurait aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a jusqu'à présent entendu par *esprit de conduite* que la sorte d'esprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république romaine, et dans tout gouvernement où le peuple est le distributeur des grâces, où les honneurs sont le prix du mérite, l'esprit de conduite n'est autre chose que le génie même et le grand talent. Il n'en est pas ainsi dans les gouvernements où les grâces sont dans la main de quelques hommes dont la grandeur est indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'esprit de conduite n'est que l'art de se rendre utile ou agréable aux dispensateurs des grâces; et c'est moins à son esprit qu'à son caractère qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable et le don le plus nécessaire pour réussir auprès des grands est un caractère pliable à toutes sortes de caractères et de circonstances. Fût-on dépourvu d'esprit, un tel caractère, aidé d'une position favorable, suffit pour faire fortune. Mais, dirait-on, rien de plus commun que de pareils caractères; il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune, et se concilier la bienveillance d'un grand, en se faisant ou le ministre de ses plaisirs, ou son espion. Aussi le hasard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'est le hasard qui nous fait père, époux, ami de la beauté qu'on offre et qui plaît à son protecteur; c'est le hasard qui nous place chez un grand au moment qu'il lui faut un espion. « Quiconque est sans honneur et sans humeur, disait le duc d'Orléans régent, est un courtisan parfait. » Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait, en ce genre, n'est rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, si les grandes fortunes sont en général l'œuvre du hasard, et si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses et aux friponneries presque toujours nécessaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'esprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui par l'importunité s'est fait un protecteur; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'est attiré de ces propos brusques qui déshonorent celui qui les prononce, et le forcent à devenir le protecteur de l'offensé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention et de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est aperçu qu'il pouvait, dans la maison des gens en place, se créer la charge de *plastron des plaisanteries*, et vendre aux grands, à tel prix, le droit de le mépriser et de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche constamment à son intérêt, mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il se propose, une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux, qui ne se réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre obstacle à ses projets. Que de gens d'esprit, en conséquence, ont joué la folie, se sont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des supérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractère se prête à cette bassesse! Que d'hommes cependant sont, en conséquence, parvenus à la plus haute fortune, et devaient réellement y parvenir! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer

que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué : or, de toutes les louanges, la plus flatteuse sans contredit est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de notre supériorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il était dangereux de paraître trop grand homme. « Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre, disait Parménion à Philotas : ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre ; et souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié. » Que d'Alexandres en ce monde portent une haine secrète aux talents supérieurs ! (50) L'homme médiocre est l'homme aimé. « Monsieur, disait un père à son fils, vous réussissez dans le monde, et vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès : vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractère ; vos lumières sont courtes ; votre esprit est borné : que de droits, ô mon fils ! vous avez à la bienveillance des hommes ! »

Au reste, quelque avantage que procure la médiocrité, et quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation. Pourquoi donc le public n'a-t-il aucune estime pour cette sorte d'esprit ? C'est, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont se sert l'intrigant, et ne peut presque jamais savoir si son élévation est l'effet, ou de ce qu'on appelle l'*esprit de conduite* ou du hasard : d'ailleurs, le nombre des idées nécessaires pour faire fortune n'est point im-

mense. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connaissance ne faut-il pas en avoir ! L'intrigant, répondrai-je, connaît parfaitement l'homme dont il a besoin, mais ne connaît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue et le philosophe, on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le courrier et le géographe. Le premier sait peut-être mieux que Danville le sentier le plus court pour gagner Versailles ; mais il ne connaît certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public, qu'on le transporte dans une assemblée du peuple, il y sera aussi gauche, aussi déplacé, aussi silencieux, que le serait auprès des grands le génie supérieur qui, jaloux de connaître l'homme de tous les siècles et de tous les pays, dédaigne la connaissance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connaît donc point les hommes ; et cette connaissance lui serait inutile. Son objet n'est point de plaire au public, mais à quelques gens puissants et souvent bornés ; trop d'esprit nuirait à ce dessein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut en général se prêter aux erreurs communes, se conformer aux usages, et ressembler à tout le monde. L'esprit élevé ne peut s'abaisser jusque-là ; il aime mieux être la digue qui s'oppose au torrent, dût-il en être renversé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adresse qu'il se masque, ne ressemble jamais si exactement à un sot, qu'un sot se ressemble à lui-même. On est bien plus sûr de soi lorsqu'on prend que lorsqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite n'a donc que peu d'étendue : mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public

n'aurait encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intrigant se fait le centre de la nature ; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout ; il ne fait rien pour le public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir, et surtout à la crainte qu'il inspire ; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation qu'on doit regarder comme un don de la reconnaissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir semble tout à coup l'abandonner lorsqu'il est parvenu. Il ne s'élève aux grandes places que pour s'y déshonorer, parce qu'en effet l'esprit d'intrigue, nécessaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue, de force et de profondeur nécessaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractère, qui rend encore l'intrigant méprisable aux yeux du public.

Ce n'est pas qu'on ne puisse, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'âme. Qu'à l'exemple de Cromwell, un homme veuille monter au trône : la puissance, l'éclat de la couronne, et les plaisirs attachés à l'empire, peuvent sans doute à ses yeux ennoblir la bassesse de ses menées, puisqu'ils effacent déjà l'horreur de ses crimes aux yeux de la postérité qui le place au rang des grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits postes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il est cité dans l'histoire, que le nom de coquin ou de friponneau, je dis qu'un pareil homme se rend méprisable, non seulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour désirer de petites choses. Qui-conque se trouve au-dessus des besoins, sans

être, par son état, porté aux premiers postes, ne peut avoir d'autre besoin que celui de la gloire, et n'a d'autre parti à prendre, s'il est homme d'esprit, que de se montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'estime publique. Mais, dira-t-on, il en est bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. On se trompe, répondrai-je, si on le croit heureux. Le bonheur n'est point l'apanage des grandes places; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractère avec l'Etat et les circonstances dans lesquels la fortune nous place. Il en est des hommes comme des nations; les plus heureuses ne sont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation suisse! A l'exemple de ce peuple sage, l'heureux ne bouleverse point le monde par ses intrigues; content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne se trouve point sur la route de l'ambitieux; l'étude remplit une partie de ses journées; il vit peu connu, et c'est l'obscurité de son bonheur qui seul en fait la sûreté. Il n'en est pas ainsi de l'intrigant; on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur! Le sacrifice perpétuel de la volonté des petits est le seul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutatès, s'il l'osait, il ne voudrait être honoré que par des sacrifices humains. La peine qu'endure le protégé est un spectacle agréable au protecteur; ce spectacle l'avertit de sa puissance; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Aussi n'est-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le signe du respect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit se dévouer aux humiliations

Toujours inquiet, il ne peut d'abord apercevoir le bonheur que dans la perspective d'un avenir incertain; et c'est de l'espérance, ce rêve consolateur des hommes éveillé et malheureux, qu'il peut attendre sa félicité. Lorsqu'il est parvenu, il a donc essayé mille dégoûts. C'est pour s'en venger, qu'ordinairement dur et cruel envers les malheureux, il leur refuse son assistance, leur fait un tort de leur misère, la leur reproche, et croit, par ce reproche, faire regarder son inhumanité comme une justice, et sa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaisir de persuader. Comment s'assurer que la fortune d'un homme est l'effet de cette espèce d'esprit que l'on nomme *esprit de conduite*, surtout dans ces pays entièrement despotiques, où, du plus vil esclave, on fait un visir; où les fortunes dépendent de la volonté du prince et d'un caprice momentané dont lui-même n'aperçoit pas toujours la cause? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les sultans, sont presque toujours cachés: les historiens ne rapportent que les motifs apparents; ils ignorent les véritables; et c'est à cet égard qu'on peut, d'après Fontenelle, assurer que *l'histoire n'est qu'une fable convenue*.

Dans une comparaison de César et de Pompée, si Balzac dit, en parlant de leur fortune:

L'un en est l'ouvrier, et l'autre en est l'ouvrage;

il faut avouer qu'il est peu de Césars, et que, dans les gouvernements arbitraires, le hasard est presque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment et des circonstances dans lesquels on se trouve placé; et c'est peut-être ce qui, dans l'Orient, a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon

les musulmans, la destinée tient tout sous son empire; elle met les rois sur le trône, les en chasse, remplit leur règne d'événements heureux ou malheureux, et fait la félicité ou l'infortuné de tous les mortels. Selon eux, la sagesse et la folie, les vices et les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés sur les tables de lumière(31). C'est pour prouver ce dogme, et montrer qu'en conséquence le plus criminel n'est pas toujours le plus malheureux, et que l'un marche au supplice par la route qui mène l'autre à la fortune, que les Indiens mahométans racontent une fable assez singulière.

Le besoin, disent-ils, assembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déserts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du nécessaire pour augmenter le superflu de quelques rajahs, est une loi injuste. Rompons avec l'injustice. Il n'est plus de traite où l'avantage cesse d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppresseurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur se tait; l'assemblée, en frémissant, applaudit à ce discours; le projet est noble, on veut l'exécuter. On se divise sur les moyens. Les plus braves se lèvent les premiers. La force, disent-ils, nous a tout enlevé; c'est par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché jusqu'au nécessaire au sujet même qui leur prodigue ses biens, sa vie et ses peines, pourquoi refuser à nos besoins ce que des tyrans permettent à leur injustice? Aux confins de ces régions, les bachas, par les présents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puissance et par la crainte. Moins injustes et plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que

la valeur en décide, et que nos richesses soient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, désigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur sans force, sans courage, sème, laboure, recueille: c'est pour nous qu'il a moissonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y consentons tous, s'écrièrent ceux qui, plus spirituels et moins hardis, craignaient de s'exposer aux dangers; mais ne devons rien à la force, et tout à l'imposture. Recevons sans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom et de l'habit de bonzes ou de bramines, et parcourons la terre; nous la verrons, empressée, fournir à nos besoins, et même à nos plaisirs secrets.

Ce parti parut lâche et bas aux âmes fières et courageuses. Divisée d'opinion, l'assemblée se sépare. Les uns se répandent dans l'Inde, le Tibet et les confins de la Chine. Leur front est austère et leur corps macéré. Ils en imposent aux peuples, les enseignent, les persuadent, divisent les familles, font déshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur cède des terrains, on y construit des temples, on y attache des revenus; il empruntent le bras du puissant pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition; ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misère et les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens et braves compagnons, retirés dans les déserts, surprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, et partagent entre eux le butin. Un jour où, sans doute, le combat n'avait point tourné à leur avantage, on saisit

un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dresse l'échafaud, on le mène au supplice. Il y marchait d'un pas assuré, lorsqu'il trouve sur son passage et reconnaît, sous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étaient séparés de lui dans le désert. Le peuple, avec respect, entourait le bramine, et le portait dans sa pagode. Le brigand s'arrête à son aspect : Dieux justes, s'écrie-t-il ; égaux en crimes, quelle différence entre nos destinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour, il a, sans crainte, sans danger, sans courage, plus fait gémir de veuves et d'orphelins, plus enlevé de richesses à l'empire que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie, Il eut toujours deux vices plus que moi, la lâcheté et l'imposture. Cependant on me traite de scélérat, on l'honore comme un saint ; on me traîne à l'échafaud, on le porte dans sa pagode ; on m'empale, on l'adore.

C'est ainsi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

CHAPITRE XIV

Des qualités exclusives de l'esprit et de l'âme.

Mon objet, dans les chapitres précédents, était d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner dans celui-ci, s'il est des talents qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question, dira-t-on, est décidée par le fait : on n'est point à la fois supérieur en plusieurs genres ; Newton n'est pas compté parmi les poètes, ni Milton parmi les géomètres ; les vers de Leibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui, dans un seul art, tel que la poésie ou la peinture, ait réussi dans tous les genres. Corneille et Racine n'ont rien fait

dans le comique de comparable à Molière. Michel-Ange n'a pas composé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'esprit des plus grands hommes paraît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, sans doute. Mais, répondrai-je, quelle en est la cause? est-ce le temps, est-ce l'esprit qui manque aux hommes, pour s'illustrer en différents genres?

La marche de l'esprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts et toutes les sciences : toutes les opérations de l'esprit se réduisent à connaître les ressemblances et les différences qu'ont entre eux les objets divers. C'est donc par l'observation qu'on s'élève, en tous les genres, jusqu'aux idées neuves et générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout grand chimiste aurait donc pu devenir grand géomètre, grand astronome, grand politique, et primer enfin dans toutes les sciences. Ce fait posé, l'on conclura, sans doute, que c'est la trop courte durée de la vie humaine qui force les esprits supérieurs à se renfermer dans un seul genre.

Il faut cependant convenir qu'il est des talents et des qualités qu'on ne possède qu'à l'exclusion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns sont sensibles à la passion de la gloire, et ne sont susceptibles d'aucune autre espèce de passion : ceux-là peuvent exceller dans la physique, dans la jurisprudence, dans la géométrie, enfin dans toutes les sciences où il ne s'agit que de comparer des idées entre elles. Toute autre passion ne ferait que les distraire ou les précipiter dans des erreurs. Il est d'autres hommes susceptibles non seulement de la passion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres passions : ceux-là peuvent se faire un nom

dans les divers genres où, pour réussir, il faut émouvoir.

Tel est, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des passions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement senties : on ignore, et le langage des passions qu'on n'a point éprouvées, et les sentiments qu'elles excitent en nous : aussi l'ignorance en ce genre produit toujours la médiocrité. Si Fontenelle eût eu à peindre les caractères de *Rhadamiste*, de *Brutus* ou de *Catilina*, ce grand homme serait certainement, en ce genre, resté fort au-dessous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la passion de la gloire est commune à tous les hommes qui se distinguent en quelque genre que ce soit, puisqu'elle seule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire supporter la fatigue de penser. Mais cette passion, selon les circonstances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes dans lesquels cette union se fait, n'auront jamais de grands succès s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent : en ce genre, c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations, ce ne sont point les parties, c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il est capable d'un amour violent, saura, comme Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité ? « Dans un âge, disait ce philosophe, où j'étais le plus amoureux, ma maîtresse me quitte et prend un autre amant. Je l'apprends, je suis furieux ; je vais chez elle, je l'accable de reproches : elle m'écoute, et me dit en riant : Fontenelle, lorsque je vous pris, c'était sans contredit le plaisir que je cherchais ; j'en trouve plus avec

un autre. Est-ce au moindre plaisir que je dois donner la préférence? Soyez juste, et répondez-moi. — Ma foi, dit Fontenelle, vous avez raison; et si je ne suis plus votre amant, je veux du moins rester votre ami.» Une pareille réponse supposait peu d'amour dans Fontenelle. Les passions ne raisonnent pas si juste.

On peut donc distinguer deux genres différents de sciences et d'arts, dont le premier suppose une âme exempte de toute autre passion que celle de la gloire; et le second, au contraire, suppose une âme susceptible d'une infinité de passions. Il est donc des talents exclusifs. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On désire en conséquence, dans les hommes, des qualités contradictoires; on leur demande l'impossible, on veut que la pierre jetée reste suspendue dans les airs, et n'obéisse point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que Fontenelle, contemple sans aigreur la méchanceté des hommes, qu'il la considère comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel; qu'il s'élève contre le crime sans haïr le criminel, on vantera sa modération; et dans le même instant on l'accusera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne sent pas que cette même absence de passions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins sensible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger dans les hommes des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce désir: on veut être toujours heureux, et par conséquent que les mêmes objets prennent à chaque instant la forme qui nous serait la plus agréable. On a vu diverses perfections

éparses dans différents objets; on veut les retrouver réunies dans un seul, et goûter à la fois mille plaisirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la rose, la saveur de la pêche, et la fraîcheur de la grenade. C'est donc l'amour aveugle du bonheur, source d'une infinité de souhaits ridicules, qui nous fait désirer dans les hommes des qualités absolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injustices, il faut nécessairement traiter ce sujet avec quelque étendue. C'est en indiquant, conformément à l'objet que je me propose, et les qualités absolument exclusives, et celles qui se trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on soit en droit de les y désirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés et plus indulgents.

Un père veut qu'à de grands talents son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous, lui dirai-je, que vous désirez dans votre fils des qualités presque contradictoires? Sachez que, si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme, elles s'y réunissent très rarement; que les grands talents supposent toujours de grandes passions; que les grandes passions sont le germe de mille écarts, et qu'au contraire, ce qu'on appelle *bonne conduite* est presque toujours l'effet de l'absence des passions, et par conséquent l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand, en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands hommes? Pourquoi tant de petits Catons si merveilleux dans leur première jeunesse, ne sont-ils communément, dans un âge avancé, que des esprits médiocres? Par quelle raison enfin tout est-

il plein de jolis enfants et de sots hommes? C'est que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne sont pas échauffés de passions fortes. Hé bien, je consens, dira le père, que mon fils en soit animé: il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais sentez-vous, lui répondrai-je, combien ce désir est hasardeux? C'est vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'aperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, et savoir ce que vous désirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence? Croyez qu'un caractère passionné serait pour votre fils un don funeste, surtout chez les peuples où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu; étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, répliqua le père, renoncer en même temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite? Oui, sans doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre, rendez-lui des passions; tâchez de les diriger aux choses honnêtes: mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, et quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné, et c'est le hasard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés s'illustrent dans les arts, si les sciences conservent sur eux quelque empire, et si quelquefois ils tiennent une conduite sage; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés que leur naissance, leur caractère, leurs dignités et leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise conduite

de ceux-ci est presque entièrement soumise à l'empire du hasard : selon les circonstances dans lesquelles il les place, et le moment qu'il marque à leur naissance, leurs qualités se changent en vices ou en vertus. Le hasard en fait à son gré des Appius ou des Décus. Dans la tragédie de Voltaire, César dit : » Si je n'étais le maître des Romains, je serais leur vengeur : »

Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.

Mettez dans le fils d'un tonnelier, de l'esprit, du courage, de la prudence et de l'activité, chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle, un Marius (52) ; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant et capable d'une résolution désespérée, naisse au moment où, ravagé par des ennemis puissants, l'Etat paraît sans ressource ; si le succès favorise ses entreprises, c'est un demi-dieu ; dans tout autre moment, ce n'est qu'un furieux ou un insensé.

C'est à ces termes si différents que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le père dont les enfants sont susceptibles de ces passions fortes qui si souvent changent la face du monde. C'est, dans ce cas, la convenance de leur esprit et de leur caractère avec la place qu'ils occupent qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires qui, par des services importants, ne peuvent se rendre utiles à l'univers, se couronner de gloire, ni prétendre à l'estime générale, il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens et qui n'eût droit à leur reconnaissance, s'il était précisément

placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que La Fontaine a dit :

Un roi prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage.

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il vaille une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit; de plus, il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur, donnez-lui la place. La bonne conscience est souvent paresseuse : l'activité, lorsqu'elle n'est point l'effet de l'amour et de la gloire, est toujours suspecte; le fripon, toujours agité de remords et de crainte, est sans cesse en action. La vigilance, dit Rousseau, est la vertu du vice.

On est prêt à disposer d'une place; elle exige de l'assiduité. Celui qu'on propose est maussade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'assiduité sera la vertu de sa maussaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; et je conclurai de ce que j'ai dit ci-dessus qu'un père, en exigeant qu'aux plus grands talents ses fils joignent la conduite la plus sage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, et qu'ils n'en fassent aucuns.

Non moins injuste envers les despotes que le père envers ses fils, dans tout l'Orient est-il un peuple qui n'exige de ses sultans et beaucoup de vertus, et surtout beaucoup de lumières? Cependant, quelle demande plus injuste? Ignorez-vous, dirait-on à ces peuples, que les lumières sont le prix de beaucoup d'études et de méditations? L'étude et la méditation sont une peine : on fait donc tous ses efforts pour s'y soustraire; on doit

donc céder à sa paresse, si l'on n'est animé d'un motif assez puissant pour en triompher. Quel peut être ce motif ? le désir seul de la gloire. Mais ce désir, comme je l'ai prouvé dans le troisième Discours, est lui-même fondé sur le désir des plaisirs physiques que la gloire peut promettre aux autres hommes, le sultan est donc sans désirs ; rien ne peut donc allumer en lui le désir de la gloire ; il n'a donc point de motif suffisant pour se risquer à l'ennui des affaires, et s'exposer à cette fatigue d'attention nécessaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumières, c'est vouloir que les fleuves remontent à leur source, et demander un effet sans cause. Toute l'histoire justifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions se succéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme qui s'élève à l'empire a pour ses successeurs des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illustrer, n'ayant point les motifs puissants de leur père, s'endorment sur le trône ; et, dès la troisième génération, la plupart en descendent, sans avoir souvent à se reprocher d'autre crime que celui de la paresse. Je n'en rapporterai qu'un exemple (53) : Li-t-ching, homme d'une naissance obscure, prend les armes contre l'empereur T-cong-ching, se met à la tête des mécontents, lève une armée, marche à Pékin, et le surprend. L'impératrice et les reines s'étranglent ; l'empereur poignarde sa fille ; il se retire dans un endroit écarté de son palais ; c'est là qu'avant de se donner la mort, il écrit ces paroles sur un pan de sa robe : « J'ai régné dix-sept ans ; je suis détrôné, et je ne vois dans ce malheur qu'une punition du ciel, justement irrité de mon indolence. Je ne suis cependant pas le seul coupable ; les grands de ma cour le sont encore plus que moi ;

ce sont eux qui, me déroband la connaissance des affaires de l'empire, ont creusé l'abîme où je tombe. De quel front oserai-je paraître devant mes ancêtres ? comment soutenir leurs reproches ? O vous ! qui me réduisez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pièces, j'y consens ; mais épargnez mon pauvre peuple : il est innocent, et déjà assez malheureux de m'avoir eu si longtemps pour maître. » Mille traits pareils, répandus dans toutes les histoires, prouvent que la mollesse commande à presque tous ceux qui naissent armés du pouvoir arbitraire. L'atmosphère répandue autour des trônes despotiques et des souverains qui s'y asseyent semble remplie d'une vapeur léthargique qui saisit toutes les facultés de leur âme. Aussi ne compte-t-on guère parmi les grands rois que ceux qui se fraient la route du trône, ou qui se sont longtemps instruits à l'école du malheur. On ne doit ses lumières qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats sont-ils, en général, plus habiles que les despotes les plus puissants ? C'est qu'ils ont, pour ainsi dire, encore leur fortune à faire ; c'est qu'ils ont, avec de moindres forces, à résister à des forces supérieures ; c'est qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de se voir dépouillés ; c'est que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs sujets, doit les éclairer sur les diverses parties de la législation : aussi sont-ils, en général, infiniment plus occupés du soin de former des soldats, de contracter des alliances, de peupler et d'enrichir leurs provinces : aussi pourrait-on, conséquemment à ce que je viens de dire, dresser, dans les divers empires de l'Orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, mesurée sur l'échelle de leur puissance, décroîtrait proportionnellement à

l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins absolue qu'ils auraient sur leurs sujets, c'est-à-dire à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auraient d'être éclairés. Cette table, une fois calculée et comparée à l'observation, donnerait certainement des résultats assez justes : les sophis et les mogols y seraient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides, parce que, sauf des circonstances singulières, ou le hasard d'une bonne éducation, les plus puissants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un despote d'Orient s'occupe du bonheur de ses peuples, que, d'une main forte et d'un bras assuré, il tienne le gouvernail de l'empire, ce serait avec le bras de Ganyède vouloir soulever la massue d'Hercule. Supposons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à son sultan : De quoi te plains-tu ? lui répondrait celui-ci. As-tu pu, sans injustice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvais-tu croire qu'oubliant les plaisirs, pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes successeurs et moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puissance ? Tout homme s'aime de préférence aux autres ; tu le sais. Exiger que, sourd à la voix de ma paresse, au cri de mes passions, je les sacrifie à tes intérêts, c'est vouloir le renversement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrais jamais que la justice ? L'homme amoureux de l'estime publique, diras-tu, use autrement de son pouvoir : j'en conviens. Mais que m'importent à moi l'estime publique et la gloire ? Est-il un plaisir accordé aux vertus

et refusé à la puissance ? D'ailleurs, les hommes passionnés pour la gloire sont rares, et ce n'est pas une passion qui passe jusqu'à leurs successeurs. Il fallait le prévoir, et sentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire tu rompais le nœud d'une mutuelle dépendance qui lie le souverain au sujet, et que tu séparais mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le sceptre du despotisme ; lâche, qui n'oses me l'arracher, sois à la fois puni de ton imprudence et de ta lâcheté ; sache que si tu respires, c'est que je le permets ; apprends que chaque instant de ta vie est une grâce. Vil esclave, tu nais, tu vis pour mes plaisirs. Courbé sous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la misère, meurs ; je te défends jusqu'à la plainte : tel est mon bon plaisir.

Ce que je dis des sultans peut en partie s'appliquer à leurs ministres ; leurs lumières sont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les déposer, les grands talents leur sont nécessaires : ils en acquièrent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni considération, ils se livrent à la paresse, et se contentent de l'espèce de mérite qui fait fortune à la cour ; mérite absolument incompatible avec les grands talents, par l'opposition qui se trouve entre l'intérêt des courtisans et l'intérêt général : il en est à cet égard des ministres comme des gens de lettres. C'est une prétention ridicule de viser à la fois à la gloire et aux pensions. Avant de composer, il faut presque toujours opter entre l'estime publique et celle des courtisans. Il faut savoir que dans la plupart des cours, et surtout dans celles de l'Orient, les hommes y sont dès l'enfance emmaillottés et gênés dans les langes du pré-

jugé et d'une bienséance arbitraire; que la plupart des esprits y sont noués; qu'ils ne peuvent s'élever au grand; que tout homme qui naît et vit habituellement près des trônes despotiques ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, et qu'il n'a jamais que de petites idées.

Aussi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Les hommes de mérite n'en approchent que dans ces temps malheureux où les princes sont forcés de les appeler. Dans tout autre instant, le besoin seul pourrait les attirer à la cour; et dans cette position, il en est peu qui conservent la même force, la même élévation d'âme et d'esprit. Le besoin est trop près du crime.

Il résulte de ce que je viens de dire, que c'est exactement demander l'impossible que d'exiger de grands talents de ceux qui, par leur état et leur position, ne peuvent être animés de passions fortes. Mais que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours! On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux: et l'on veut à la fois que les citoyens soient échauffés de l'amour de la patrie, et qu'ils voient en silence les malheurs qu'occasionne une mauvaise législation! On ne sent pas que c'est exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur lorsqu'on enlève sa cassette. L'on n'aperçoit pas qu'en certains pays, ceux qu'on appelle les gens sages ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, et par conséquent des hommes sans vertu. C'est, comme je vais le prouver dans le chapitre suivant, avec une injustice pareille qu'on demande aux hommes des talents et des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inaliabes.

CHAPITRE XV

De l'injustice du public à cet égard.

On exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de son cheval, soit aussi bien tourné qu'un danseur de l'Opéra : on voudra qu'un philosophe, uniquement occupé d'idées fortes et générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui soit supérieur dans un genre, tel par exemple que le genre épistolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une manière agréable. On ne sent pas que c'est demander la réunion de talents presque exclusifs; qu'il n'est point de femme d'esprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait à cet égard une grande supériorité sur les philosophes les plus célèbres. C'est avec la même injustice qu'on exige qu'un homme qui n'a jamais lu ni étudié, et qui a passé trente ans de sa vie dans la dissipation, devienne tout à coup capable d'étude et de méditation. On devrait cependant savoir que c'est à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer; que cette même capacité se perd lorsqu'on cesse d'en faire usage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail et de l'application, se trouve tout à coup chargé d'une trop grande partie de l'administration, mille objets différents passeront rapidement devant lui : s'il ne peut jeter sur chaque affaire qu'un coup d'œil superficiel, il faut, par cette seule raison, qu'au bout d'un certain temps cet homme devienne incapable d'une longue et forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jus-

qu'aux premiers principes de la morale et de la politique; à découvrir, par exemple, jusqu'à quel degré le luxe est utile, quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs et les Etats, quelle espèce de commerce il faut le plus encourager, par quelles lois on peut, dans la même nation, concilier l'esprit de commerce avec l'esprit militaire, et la rendre à la fois riche au dedans et redoutable au dehors. Pour résoudre de pareils problèmes, il faut le loisir et l'habitude de méditer. Or, comment penser beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est un esprit juste, vif, pénétrant, et qui, dans les matières débattues par les politiques et les philosophes, soit frappé du vrai, le saisisse avec force, et soit assez fertile en expédients pour porter jusqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'est par cette raison qu'il doit, à ce genre d'esprit, joindre un caractère ferme, une constance à toute épreuve. Le peuple n'est pas toujours assez reconnaissant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne sait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien et triompher des obstacles que l'intérêt personnel (54) met au bonheur général. Aussi le courage éclairé par la probité est-il le principal mérite des gens en place. Vainement se flatterait-on de trouver en eux un certain fonds de connaissances : ils ne peuvent en avoir de profondes que sur les matières qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or, ces matières sont nécessairement en petit nombre. Qu'on suive, pour s'en convaincre, la vie de ceux

qui se destinent aux grandes places. Ils sortent à seize ou dix-sept ans du collège, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices : ils passent deux ou trois ans tant dans les académies qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achètent une charge. Pour remplir cette charge, il n'est pas nécessaire de s'instruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais de consacrer tout son temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils passent de là au gouvernement d'une province, où, surchargés par le détail journalier, et fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent ensuite à des places supérieures et ne se trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avaient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'observerai que des voyages faits chez les nations voisines, et dans lesquels ils compareraient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce et les mœurs des peuples seraient peut-être plus propres à former des hommes d'Etat, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. C'est par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre, parce que c'est principalement en eux qu'on désire des talents et des qualités exclusives.

Deux causes également puissantes nous portent à cette injustice : l'une, comme je l'ai dit plus haut, est l'amour aveugle de notre bonheur ; et l'autre, c'est l'envie.

Qui n'a pas condamné dans le cardinal de Richelieu cet amour excessif de gloire qui le rendait avide de toute espèce de succès ? Qui ne s'est point moqué de l'ardeur avec laquelle, si l'on en croit Dumaurier (55), il désirait la canonisation, et de l'ordre donné, en conséquence, à ses confesseurs de

publier partout qu'il n'avait jamais péché mortellement? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même instant, épris du désir d'exceller dans la poésie comme dans la politique, ce cardinal faisait demander à Corneille de lui céder *le Cid*? C'était cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devait ses grands talents pour l'administration. Si depuis on n'a point vu de ministre prétendre à tant de sortes de gloire, c'est que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer dans un seul désir l'action des passions fortes, et s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire se contente d'une seule espèce de succès, lorsqu'il croit en pouvoir obtenir en plusieurs genres, c'est vouloir qu'une terre excellente ne produise qu'une seule espèce de fruits. Quiconque aime fortement la gloire sent intérieurement que la réussite des projets politiques dépend quelquefois du hasard, et souvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite : il en veut donc une plus personnelle. Or, sans une morgue ridicule et stupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aspiré les plus grands princes et les plus grands héros. La plupart d'entre eux, non contents de s'immortaliser par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliser par leurs écrits, et du moins laisser à la postérité des préceptes sur la science guerrière ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu? Ces grands hommes aimaient la gloire; et l'on n'en est point avide sans désirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus estimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les histoires! Ce sont Xénophon, Alexan-

dre, Annibal, Hannon, les Scipions, César, Cicéron, Auguste, Trajan, les Antonins, Comnène, Elisabeth, Charles-Quint, Richelieu, Montécuculi, Duguay-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde en ombrageant leurs têtes de différentes espèces de lauriers. Si maintenant on ne conçoit pas comment des hommes chargés de l'administration du monde trouvaient encore le temps de penser et d'écrire, c'est, répondrai-je, que les affaires sont courtes, lorsqu'on ne s'égare point dans le détail, et qu'on les saisit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point composé, tous ont du moins protégé l'homme illustre dans les lettres, et tous ont dû nécessairement le protéger, parce que, amoureux de la gloire, ils savaient que ce sont les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charles-Quint avait-il, avant Richelieu, fondé des académies : aussi vit-on le fier Attila lui-même rassembler près de lui les savants dans tous les genres, le calife Aaron-Al-Raschid en composer sa cour, et Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faisait-il pas au mérite ! Sous son règne il était permis de tout dire, de tout penser, et de tout écrire, parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ses vertus et de ses talents, ne pouvaient être que ses panégyristes : bien différent en cela des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raison contraire, imposaient silence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'eussent transmis à la postérité que la honte et les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir dans les exemples ci-dessus rapportés, que le même désir de gloire auquel les grands hommes doivent leur supériorité, peut, en fait d'esprit, les faire quel-

quefois aspirer à la monarchie universelle. Il serait sans doute possible d'unir plus de modestie aux talents : ces qualités ne sont pas exclusives par leur nature ; mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourrait arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes, sans étouffer le germe de leur esprit. C'est un défaut, et l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle se plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, sous lequel elle peut les présenter au public. On ne se rappelle point assez souvent qu'il en est des hommes comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger sur leur ensemble ; qu'il n'est rien de parfait sur la terre ; et que, si l'on désignait, dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus et les défauts de son esprit et de son caractère, il n'est point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes sont comme ces mines riches, où l'or cependant se trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudrait donc que l'envieux se dît quelquefois à lui-même : S'il m'était possible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas ferait-il de moi qui ne suis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux sera toujours sourd à de pareils conseils. Habile à saisir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accusés de n'être pas, dans leurs manières, aussi agréables que les hommes du monde ! Il ne veut pas se rappeler, comme je l'ai dit ci-devant, que, semblables à ces animaux qui se retirent dans les déserts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement, et que c'est dans le silence de la solitude que les vérités se dévoilent à leurs yeux. Or,

tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonstances, et qui contemple les objets sous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'esprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le Français ressemble-t-il plus au Français qu'à l'Allemand, et beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois? C'est que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, et la ressemblance des objets qu'on leur présente, ont entre elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous sommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme qui voit d'autres objets et mène une vie différente de la mienne ait les mêmes idées que moi, c'est exiger les contradictoires, c'est demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injustices de cette espèce ne fait-on pas aux hommes de génie! combien de fois ne les a-t-on pas accusés de sottise, dans le temps même qu'ils faisaient preuve de la plus haute sagesse? Ce n'est pas que les gens de génie, comme le dit Aristote, n'aient souvent un coin de folie. Ils sont, par exemple, sujets à mettre trop d'importance (56) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes passions que suppose le génie peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite: mais ce germe de leurs erreurs l'est aussi de leurs lumières. Les hommes froids, sans passions et sans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme passionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut persuader, qu'avant de prendre un parti, ils en calculent, les jetons en main, les avantages et les inconvénients: il faudrait, pour cet effet, que les hommes ne fussent déterminés dans

leur conduite que par la réflexion ; et l'expérience nous apprend qu'ils le sont toujours par le sentiment, et que à cet égard les gens froids sont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on suppose qu'un d'eux soit mordu d'un chien enragé, on l'envoie à la mer ; il se met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun risque ; il en est sûr ; il sait que, dans ce cas, la peur est tout à fait déraisonnable ; il se le dit. On le plonge : la réflexion n'agit plus sur lui ; le sentiment de la crainte s'empare de son âme ; et c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquents que l'homme passionné, c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'est en effet qu'à la faiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant, quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel respect ne croient-ils pas inspirer au public, qui ne les laisse jouir, dans leur petite société, du titre d'*hommes sensés*, et ne les cite point comme fous, que parce qu'il ne les nomme jamais ? Comment peuvent-ils sans honte passer ainsi leur vie à l'affût des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, et que cet homme commette la faute la plus légère, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant, si, dans les bois, les solitudes et les dangers, la crainte a souvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagérerait-il pas les plaisirs, comme la frayeur s'exagère les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que

soi de juste appréciateur de son plaisir ; que les hommes étant animés de passions différentes, les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différents ; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment ; et que le vouloir citer au tribunal d'une raison froide, c'est assembler la diète de l'empire pour y connaître des cas de conscience ? Ils devraient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie, il faudrait du moins savoir quels sont les motifs qui le déterminent, c'est-à-dire la force par laquelle il est entraîné ; mais, pour cet effet, il faudrait connaître, et la puissance des passions, et le degré de courage nécessaire pour y résister. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen s'aperçoit bientôt que les passions seules peuvent combattre contre les passions ; et que les gens raisonnables qui s'en disent vainqueurs, donnent à des goûts très faibles le nom de *passions*, pour se ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne résistent point aux passions, mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumière, mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont ils jouissent ; et l'espèce de raison qui les guide, sur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant sans cesse de l'île fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, et non d'une épée pour conquérir.

Que la raison nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux ; mais qu'on en abandonne le détail à ses goûts et à ses passions. Qui consulterait surtout la rai-

son serait sans cesse occupé à calculer ce qu'il doit faire, et ne ferait jamais rien; il aurait toujours sous les yeux la possibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine et l'ennui journalier d'un pareil calcul seraient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous soustraire.

Au reste, quelques reproches qu'on fasse aux gens d'esprit, quelque attentive que soit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts personnels et peu importants, que devrait absorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être insensibles à de pareilles attaques, sentir que ce sont souvent des pièges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur fasse sans cesse un crime de leurs inattentions? Ils doivent savoir que la plupart de ces petites attentions tant recommandées ont été inventées par les désœuvrés, pour en faire le travail et l'occupation de leur ennui et de leur oisiveté; qu'il n'est point d'homme doué d'une attention suffisante pour s'illustrer dans les arts et les sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulières; que d'ailleurs cette politesse à laquelle on donne le nom d'*attention*, ne procurant aucun avantage aux nations, il est de l'intérêt public qu'un savant fasse une découverte de plus et cinquante visites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce sujet, un fait assez plaisant arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avait pour voisin un de ces désœuvrés si importuns dans la société. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveille, s'ennuie avec lui de la manière la plus humaine, jusqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre désœuvré court

ailleurs promener son ennui. Il part : l'homme de lettres se remet au travail, oublie l'ennui. Quelques jours après, il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue; il est taxé d'impolitesse. Il le sait; il monte à son tour chez son ennuyé : « Monsieur, lui dit-il, j'apprends que vous vous plaignez de moi; cependant, vous le savez, c'est l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyais pas; c'est donc vous qui m'êtes obligé, et c'est moi qu'on taxe d'impolitesse. Soyez vous-même juge de mes procédés, et voyez si vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon que je n'ai pas comme vous le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, et l'injustice d'en médire après l'avoir ennuyé. » Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse ! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions et des talents incompatibles avec leurs occupations, et se surprennent à demander les contradictoires !

Un homme a passé sa vie dans les négociations; les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect; que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractère ouvert; c'est par sa franchise qu'il nous a plu : on exige que, changeant tout à coup de caractère, il devienne circonspect au moment précis qu'on le désire. On veut toujours l'impossible. Il est sans doute un sel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne sont pas absolument contradictoires; je sais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées,

mais c'est un miracle, et l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général, on peut assurer que tout se tient dans le caractère des hommes; que les qualités y sont liées aux défauts, et qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poste important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, si ses jugemens sont sans appel, s'il n'est jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénètre dans son âme, et qu'il ait la plus grande confiance en ses lumières. Il n'en sera pas ainsi, ou d'un homme dont les avis seront, par ses égaux, débattus et contredits dans un conseil, ou d'un savant qui, s'étant quelquefois trompé sur les matières qu'il a mûrement examinées, aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (57); suspension qui, fondée sur une salutaire méfiance de nos lumières, nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que le coup d'œil superficiel de l'orgueil aperçoit rarement. Il semble que la connaissance de la vérité soit le prix de cette sage méfiance de soi-même. L'homme qui se refuse au doute est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandait un jour à l'un des plus savants hommes de la Perse comment il avait acquis tant de connaissances. « En demandant sans peine, répondit-il, ce que je ne savais pas. — Interrogeant un jour un philosophe, dit le poète Saadi, je le pressais de me dire de qui il avait tant appris : « Des aveugles », me répondit-il, « qui ne lèvent point le pied sans avoir auparavant sondé avec leur bâton le terrain sur lequel ils vont l'appuyer. »

Ce que j'ai dit sur les qualités exclusives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, suffit à l'objet que je me propose. Il

s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connaissance. La principale, c'est d'apprendre à tirer le meilleur parti possible de son esprit; et c'est la question que je vais traiter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVI

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel on est le plus propre,

Pour connaître son talent, il faut examiner, et de quelle espèce d'objets le hasard et l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, et quel degré de passion l'on a pour la gloire. C'est sur cette double combinaison qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'est point d'homme entièrement dépourvu de connaissances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de physique ou d'histoire, plus d'images ou de sentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la physique, à la politique ou à la poésie. Est-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique, il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magasin de sa mémoire sera mieux fourni des objets qui entrent dans la composition d'une certaine espèce de tableaux. Un poète naît dans ces âpres climats du Nord que d'une aile rapide traversent sans cesse les noirs ouragans; son œil ne s'égare point dans les vallées riantes; il ne connaît que l'éternel hiver, qui, les cheveux blanchis par les frimas, règne sur les déserts arides; les échos ne lui répètent que les hurlements des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, et des sapins aussi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les

lacs qui baignent leurs racines. Un autre poète naît, au contraire, sous le climat fortuné de l'Italie : l'air y est pur, la terre est jonchée de fleurs, les zéphirs agitent doucement de leur souffle la cime des forêts odorantes ; il voit les ruisseaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies ; les arts et la nature s'unir pour décorer les villes et les campagnes : tout y semble fait pour le plaisir des yeux et l'ivresse des sens. Peut-on douter que, de ces deux poètes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, et le premier des tableaux plus fiers et plus effrayants ? Cependant, ni l'un ni l'autre de ces poètes ne composeront de ces tableaux, s'ils ne sont animés d'une passion forte pour la gloire.

Les objets que le hasard et l'éducation placent dans notre mémoire sont, à la vérité, la matière première de l'esprit ; mais cette matière y reste morte et sans action jusqu'au moment où les passions la mettent en fermentation. C'est alors qu'elle produit un assemblage nouveau d'idées, d'images, ou de sentiments, auxquels on donne le nom de *génie*, d'*esprit* ou de *talent*.

Après avoir reconnu quel est le nombre, et quelle est l'espèce des objets qu'on a déposés dans le magasin de sa mémoire, avant que de se déterminer pour aucun genre d'étude, il faut ensuite constater jusqu'à quel degré l'on est sensible à la gloire. On est sujet à se méprendre sur ce point, et l'on donne volontiers le nom de *passions* à de simples goûts ; rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à distinguer. On est passionné lorsqu'on est animé d'un seul désir, et que toutes nos pensées et nos actions sont subordonnées à ce désir. On n'a que des goûts lorsque notre âme est partagée en une infi-

nité de désirs à peu près égaux. Plus ces désirs sont nombreux, plus nos goûts sont modérés; au contraire, moins les désirs sont multipliés, plus ils se rapprochent de l'unité, et plus nos goûts sont vifs et prêts à se changer en passions. C'est donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un désir sur tous les autres, qui constate la passion. La passion constatée, il faut en connaître la force, et, pour cet effet, examiner les degrés d'enthousiasme qu'on a pour les grands hommes: c'est, dans la première jeunesse, une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis dans la première jeunesse, parce qu'alors, plus susceptible de passions, on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite et les talents; on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres. Il n'en est pas ainsi des hommes faits: quiconque atteint un certain âge sans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents pour se consoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger sans intérêt, et par conséquent n'avoir point encore éprouvé le sentiment de l'envie. On en est peu susceptible dans la première jeunesse: aussi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra; aussi faut-il, en général, renoncer à l'estime des hommes de son âge, et ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'est sur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près son mérite; et sur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'estime jamais dans les autres que des idées analogues aux siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célèbre les grands hom-

mes que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleurait-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre? c'est qu'il était César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste? c'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, et se déterminer en conséquence sur le choix de ses études. Le choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit la force des passions est proportionnée à la difficulté de réussir: or, il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se sont exercés dans ce même genre, et l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carrière où se sont illustrés les Corneille, les Racine, les Voltaire et les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'esprit, et par conséquent être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans lesquels il soit plus facile de réussir. Il en est de cette espèce: dans la physique, par exemple, il est des terrains incultes, et des matières sur lesquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéressants, n'ont, pour ainsi dire, jeté qu'un coup d'œil superficiel. Dans ce genre et dans tous les genres pareils, les découvertes et les succès sont à la portée de presque tous les esprits; et ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions faibles. Qui n'est point ivre d'amour pour la gloire doit la chercher dans les sentiers détournés, et surtout éviter les routes battues par des gens éclairés:

son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantirait devant le leur; et le public prévenu lui refuserait même l'estime qu'il mérite.

La réputation d'un homme faiblement passionné dépend donc de l'adresse avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une forte passion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'esprit. Par cette adresse, l'homme qui, faiblement passionné, a cependant contracté dans sa jeunesse quelque habitude du travail et de la méditation, peut quelquefois, avec très peu d'esprit, obtenir une assez grande réputation. Il paraît donc que, pour tirer le meilleur parti possible de son esprit, la principale attention qu'on doit avoir, c'est de comparer le degré de passion dont on est animé au degré de passion que suppose le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque est, à cet égard, exact observateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successivement différents genres de sciences ou d'arts, il ne pourrait jamais devenir qu'un homme universellement médiocre; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit et fait souvent échouer les gens d'esprit, et qu'enfin ce n'est que dans la première jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science: vérité importante dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, et s'oppose au progrès des sciences. Il faut, pour la saisir, se rappeler que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisième Discours, est allumé dans nos cœurs

par l'amour des plaisirs physiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la première jeunesse; que c'est par conséquent au printemps de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus et de talents. La force et la santé qui circulent alors dans nos veines y portent le sentiment de l'immortalité; les années paraissent alors s'écouler avec la lenteur des siècles; on sait, mais on ne sent pas qu'on doit mourir, et l'on en est d'autant plus ardent à poursuivre l'estime de la postérité. Il n'en est pas ainsi lorsque l'âge attiédit en nous les passions. On aperçoit alors dans le lointain les gouffres de la mort: *les ombres du trépas, en se mêlant aux rayons de la gloire, en ternissent l'éclat.* L'univers change alors de forme à nos yeux; nous cessons d'y prendre intérêt; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on suit encore la carrière ou l'amour de la gloire a fait d'abord entrer, c'est qu'on cède à l'habitude; c'est que l'habitude s'est fortifiée lorsque les passions se sont affaiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui, et pour s'y soustraire on continuera de cultiver la science dont les idées familières se combinent sans peine dans notre esprit; mais on sera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans, on ne fera point alors d'un grand géomètre un grand poète, d'un grand poète un grand chimiste, d'un grand chimiste un grand politique. Qu'à cet âge on élève un homme à quelque grande place; si les idées dont il a déjà chargé sa mémoire n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'esprit et de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magistrats, quelquefois trop concentrés dans la discussion des intérêts particuliers, en est-il aucun qui pût, avec supériorité, remplir les premières places, s'il ne faisait en secret des études profondes relatives au poste qu'il peut occuper? L'homme qui néglige de faire ces études ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme est-il d'un caractère entier et despotique, les entreprises qu'il formera seront dures, folles, et toujours préjudiciables au bien public. Est-il d'un caractère doux, ami du bien public, il n'osera rien entreprendre. Comment hasarderait-il quelques changements dans l'administration? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus et coupés de mille précipices. La fermeté et le courage de l'esprit tiennent toujours à son étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ses projets est hardi dans ses conceptions; au contraire, l'homme stérile en ressources contracte nécessairement une habitude de timidité que la sottise prend souvent pour sagesse. S'il est très dangereux de toucher trop souvent à la machine du gouvernement, je sais aussi qu'il est des temps où la machine s'arrête, si l'on n'y remet de nouveaux ressorts. L'ouvrier ignorant n'ose l'entreprendre, et la machine se détruit d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrier habile; il sait, d'une main hardie, la conserver en la réparant. Mais la sage hardiesse suppose une étude profonde de la science du gouvernement, étude fatigante, dont on n'est capable que dans la première jeunesse, et peut-être dans les pays où l'estime publique nous promet beaucoup d'avantages. Partout où cette estime est stérile, en plaisirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illustres que le hasard d'une excellente éducation ou d'un en-

chaînement singulier de circonstances rend amoureux de cette, estime désertent alors leur patrie, et cet exil volontaire en présage la ruine : semblables à ces aigles dont la fuite annonce la chute prochaine du chêne antique sur lequel ils se retiraient.

J'en ait dit assez sur ce sujet. Je conclurai, des principes établis dans ce Chapitre, que ce qu'on appelle *esprit* est en nous le produit des objets placés dans notre souvenir, et de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'est donc, comme je l'ai déjà dit, qu'en combinant l'espèce d'objets dont le hasard et l'éducation ont chargé notre mémoire avec le degré de passion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connaître et la force et le genre de son esprit. Qui s'observe scrupuleusement à cet égard se trouve à peu près dans le cas de ces chimistes habiles qui, lorsqu'on leur montre les matières dont on a chargé le matras, et le degré de feu qu'on lui donne, prédisent d'avance le résultat de l'opération. Sur quoi j'observerai que, s'il est un art d'exciter en nous des passions fortes, s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine espèce d'idées et d'objets, il est, en conséquence, des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connaissance de la nature de l'esprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le désir de s'illustrer. Elle peut leur en fournir les moyens : leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention sur une infinité d'objets divers, mais à la rassembler tout entière sur les idées et les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive, à cet égard, pousser trop loin le scrupule : on n'est point profond en un genre, si l'on n'a fait des incur-

sions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ses regards sur les premiers principes des diverses sciences. Il est utile et de suivre la marche uniforme de l'esprit humain dans les différens genres de sciences et d'arts, et de considérer l'enchaînement universel qui lie ensemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force et d'étendue d'esprit; mais il n'y faut consacrer qu'un certain temps, et porter sa principale attention sur les détails de l'art ou de la science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ses études, qu'une curiosité indiscreète, atteint rarement à la gloire. Qu'un sculpteur, par exemple, soit par son goût également entraîné vers l'étude de la sculpture et de la politique, et qu'en conséquence il charge sa mémoire d'idées qui n'ont entre elles aucun rapport, je dis que ce sculpteur sera certainement moins habile et moins célèbre qu'il ne l'eût été s'il eût toujours rempli sa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il professe, et qu'il n'eût point réuni, pour ainsi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni se communiquer leurs idées, ni causer ensemble.

Au reste, cette connaissance de l'esprit, sans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public : elle peut éclairer les gens en place sur la science des choix, et leur faire, en chaque genre, distinguer l'homme supérieur. Ils le reconnaîtront, premièrement, à l'espèce d'objets dont cet homme s'est occupé; et, secondement, à la passion qu'il a pour la gloire; passion dont la force, comme je l'ai déjà dit, est toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'esprit, et presque toujours au mérite de ceux qui composent notre société.

Qui n'aime ni n'estime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'estime générale, est, à coup sûr, un homme sans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un sot et d'un homme d'esprit, rompt entre eux toute société. En fait de mérite, c'est le signe d'anathème, que de se plaire trop dans la société des gens médiocres.

Après avoir considéré l'esprit sous tant de rapports divers, je devrais peut-être essayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet sur cette matière devrait être la conclusion de mon ouvrage. Si je me refuse à ce travail, c'est qu'en supposant même que je pusse réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il est évident que, dans nos mœurs actuelles, il serait presque impossible de faire usage de ces moyens. Je me contenterai donc de jeter un coup d'œil rapide sur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII

De l'éducation.

L'art de former des hommes est, en tout pays, si étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique, sans en faire dans la constitution même des Etats.

L'art de l'éducation n'est autre chose que la connaissance des moyens propres à former des corps plus robustes et plus forts, des esprits plus éclairés et des âmes plus vertueuses. Quant au premier objet de l'éducation, c'est sur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puisqu'ils honoraient les exercices du corps, et que ces exercices faisaient même

une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre et les esprits plus éclairés, et les âmes plus fortes et plus vertueuses, je crois qu'ayant fait sentir et l'importance du choix des objets qu'on place dans sa mémoire, et la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des passions fortes, et les diriger au bien général, j'ai suffisamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudrait suivre pour perfectionner l'éducation publique.

On est, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails toujours ennuyeux, lorsqu'ils sont inutiles. Je me contenterai de remarquer qu'on ne se prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus grossiers et les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de son temps la meilleure distribution possible? Qui doute que les succès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? et quel homme convaincu de cette vérité n'aperçoit pas du premier coup d'œil les refontes qu'à cet égard on pourrait faire dans l'éducation publique?

On doit, par exemple, consacrer quelque temps à l'étude raisonnée de la langue nationale. Quoi de plus absurde que de perdre huit à dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la sortie des classes, parce qu'elle n'est dans le cours de la vie de presque aucun usage? En vain dira-t-on que si l'on retient si longtemps les jeunes gens dans les collèges, c'est moins pour qu'ils y apprennent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail et de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourrait-on pas leur pro-

poser une étude moins ingrate, moins rebutante! Ne craint-on pas d'éteindre ou d'é-mousser en eux cette curiosité naturelle qui, dans la première jeunesse, nous échauffe du désir d'apprendre? Combien ce désir ne se fortifierait-il pas si, dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par de grandes passions, on substituait à l'insipide étude des mots celle de la physique, de l'histoire, des mathématiques, de la morale, de la poésie, etc.? L'étude des langues mortes, répliquera-t-on, remplit en partie cet objet: elle assujétit à la nécessité de traduire et d'expliquer les auteurs, elle meuble, par conséquent, la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude, c'est donc la connaissance fort incertaine de ces finesses de l'expression latine qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine; car enfin, quelque étude qu'un homme fasse de la langue latine, il ne la connaîtra jamais aussi parfaitement qu'il connaît sa propre langue. Or, si, parmi nos savants, il en est très peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression française, peut-on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expression latine? Ne peut-on pas soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance, notre crédulité et leur hardiesse, et que, si l'on pouvait évoquer les mânes d'Horace, de Virgile et de Cicéron, les plus beaux discours de nos rhéteurs ne leur parussent écrits dans

un jargon presque inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce soupçon, et je conviendrai, si on le veut, qu'au sortir de ses classes, un jeune homme est fort instruit des finesses de l'expression latine; mais, dans cette supposition même, je demanderai si l'on doit payer cette connaissance du prix de huit ou dix ans de travail; et si, dans la première jeunesse, dans l'âge où la curiosité n'est combattue par aucune passion, où l'on est par conséquent plus capable d'application, ces huit ou dix années consommées dans l'étude des mots, ne seraient pas mieux employées à l'étude des choses, et surtout des choses analogues au poste qu'on doit vraisemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop austères de ceux qui croient qu'un jeune homme doit se borner uniquement aux études convenables à son état. L'éducation d'un jeune homme doit se prêter aux différents partis qu'il peut prendre: le génie veut être libre. Il est même des connaissances que tout citoyen doit avoir: telle est la connaissance et des principes de la morale et des lois de son pays. Tout ce que je demanderais, c'est qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées et des objets relatifs au parti qu'il doit vraisemblablement embrasser. Quoi de plus absurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, et les deux autres les premières places de l'armée, de la magistrature ou de l'administration? Peut-on sans étonnement les voir s'occuper des mêmes études jusqu'à seize ou dix-sept ans, c'est-à-dire jusqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, et que, distraits par les plaisirs, ils deviennent souvent incapables d'application?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, et compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve aussi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'eussent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyaient aux jeux olympiques y disputer le prix de la lutte ou de la course.

Mais, dira-t-on, si l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps consacré à l'éducation, que n'essaie-t-on de le faire? A quelle cause attribuer l'indifférence où l'on reste à cet égard? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du dessinateur? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du musicien sur le manche d'un violon? Pourquoi l'un et l'autre de ces artistes reçoivent-ils une éducation si convenable à l'art qu'ils doivent professer, et néglige-t-on si fort l'éducation des princes, des grands, et généralement de tous ceux que leur naissance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, et surtout les lumières des grands, ont d'influence sur le bonheur ou le malheur des nations? Pourquoi donc abandonner au hasard une partie si essentielle à l'administration? Ce n'est pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les collèges une infinité de gens éclairés qui connaissent également et les vices de l'éducation, et les remèdes qu'on y peut apporter; mais que peuvent-ils faire sans l'aide du gouvernement? Or, les gouvernements doivent peu s'occuper de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on sent rarement le besoin pressant d'un grand homme: les grands Etats se soutiennent par leur propre masse. Il n'en est pas ainsi d'une république telle, par exemple, que celle de

Lacédémone. Elle avait, avec une poignée de citoyens, à soutenir le poids énorme des armées de l'Asie. Sparte ne devait sa conservation qu'aux grands hommes qui naissaient successivement pour la défendre. Aussi, toujours occupée d'en former de nouveaux, c'était sur l'éducation publique que devait se porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands Etats, on est plus rarement exposé à de pareils dangers, et l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins urgent d'une chose est, en chaque genre, l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais, dira-t-on, il n'est point d'Etat, parmi les plus puissants, qui n'éprouve quelquefois le besoin des grands hommes. Oui, sans doute; mais ce besoin n'étant point habituel, on n'a pas soin de les prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands Etats. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires pour veiller à l'éducation publique, et l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie! On y peut sans doute former des hommes instruits; rien n'empêche de profiter du premier âge pour charger la mémoire des jeunes gens des idées et des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper; mais jamais on n'y formera des hommes de génie, parce que ces idées et ces objets sont stériles si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire soit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaisirs, et que les honneurs soient le prix du mérite. Or, l'intérêt des puissants ne leur permet pas d'en faire une aussi juste distribution: ils ne veulent pas accoutumer

le citoyen à considérer les grâces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conséquence, ils en accordent rarement au mérite : ils sentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnaissance de leurs obligés, que ces obligés seront moins dignes de leurs bienfaits. L'injustice doit donc souvent présider à la distribution des grâces, et l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles sont, dans les grands empires, les principales causes et de la disette des grands hommes, et de l'indifférence avec laquelle on les regarde, et du peu de soin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands cependant que soient les obstacles qui, dans ces pays, s'opposent à la réforme de l'éducation publique, dans les Etats monarchiques, tels que la plupart des Etats de l'Europe, ces obstacles ne sont pas insurmontables, mais ils le deviennent dans les gouvernements absolument despotiques, tels que les gouvernements orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'est point d'éducation sans objet ; et l'unique qu'on puisse se proposer, c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, et enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernements arbitraires, l'opposition que les despotes croient apercevoir entre leur intérêt et l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un système si conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'est donc point d'objet d'éducation, ni par conséquent d'éducation. En vain la réduirait-on aux seuls moyens de plaire aux souverains : quelle éducation que celle dont le plan serait tracé d'après la connaissance toujours imparfaite des mœurs d'un

prince qui peut ou mourir ou changer de caractère avant la fin d'une éducation ! Ce n'est, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des souverains qu'on pourrait utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité sur cette matière devrait sans doute être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire, dans lequel on examinerait s'il est possible de lever les puissants obstacles que des intérêts personnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'est un problème moral, qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, est, je crois, un problème insoluble. Trop jaloux de régner sous le nom de leur maître, c'est dans une ignorance honteuse et presque invincible que les visirs retiendront toujours les sultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourrait les éclairer. Or, l'éducation des princes ainsi abandonnée au hasard, quel soin peut-on prendre de l'éducation des particuliers ? Un père désire l'élévation de ses fils : il sait que ni les connaissances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés et savants ; il ne demandera donc à ses fils ni connaissances, ni talents ; il sentira même confusément que dans de pareils gouvernements on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de sa morale se réduiront donc à quelques maximes vagues, et qui, peu liées entre elles, ne peuvent donner à ses fils des idées nettes de la vertu : il craindrait, en ce genre, les préceptes trop sévères et trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuirait à leur fortune ; et que si deux choses, comme le dit Pythagore, rendent un homme semblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de

dire la vérité, celui qui se modèlerait sur les dieux serait à coup sûr maltraité par les hommes.

Voilà la source de la contradiction qui se trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays soumis au despotisme, on est forcé par l'usage de donner à ses enfants, et la conduite qu'on leur prescrit. Un père leur dit en général et en maxime : « Soyez vertueux. » Mais il leur dit en détail, et sans le savoir : « N'ajoutez nulle foi à ces maximes ; soyez des coquins timides et prudents, et n'ayez d'honnêteté, comme le dit Molière, que ce qu'il en faut pour n'être pas pendus. » Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionnerait-on cette partie même de l'éducation qui consiste à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'est point de père qui, sans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux arguments pressants qu'un fils vertueux pourrait lui faire à ce sujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je suppose que, sous le titre de Bacha, un père destine son fils au gouvernement d'une province ; que prêt à prendre possession de cette place, son fils lui dise : Mon père, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon âme. Je pars pour gouverner des hommes : c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : sourd aux menaces du puissant oppresseur, j'écouterai toujours la plainte du faible opprimé, et la justice présidera à tous mes jugements. — O mon fils, que l'enthousiasme de la vertu sied bien à la jeunesse ! mais l'âge et la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut sans doute être juste : cependant à quelles ridicules de-

mandes n'allez-vous pas être exposé ! à combien de petites injustices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuser les grands, que de grâces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelque élevé que vous soyez, un mot du sultan vous fait rentrer dans le néant et vous confond dans la foule des plus vils esclaves : la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre ; songez à les ménager... — Moi ! je ménagerais l'injustice ! non, mon père. La Sublime Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ses vues. Je sais qu'un homme ne doit à l'Etat que proportionnellement à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation ; que l'infortune ne doit rien, et que l'aisance même, qui supporte les impôts, doit ce qu'exige la sage économie et non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le divan... — Abandonnez ce projet, mon fils : vos représentations seraient vaines, il faudrait toujours obéir... — Obéir ! non ; mais plutôt remettre au sultan la place dont il m'honore... — O mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare ; vous vous perdriez, et les peuples ne seraient point soulagés ; le divan nommerait à votre place un homme qui, moins humain, l'exercerait avec plus de dureté... — Oui, sans doute, l'injustice se commettrait, mais je n'en serais pas l'instrument. L'homme vertueux chargé d'une administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, et plus sensible aux misères de ses concitoyens, s'arrache du sein des villes ; c'est dans les déserts, les forêts, et jusque chez les sauvages, qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie, et le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurais point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore :

L'ambition en secret vous en assure, et ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le musulman zélé, qui le premier annonça la loi du divin prophète et brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il était suivi d'autres martyrs ? La vérité parlait à son cœur ; il lui devait un témoignage authentique, il le lui rendait. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? et les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ? Mais souffrez que je vous interroge à mon tour : si je m'associais aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrais-je pas me dire à moi-même : soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en sépare, les caravanes n'en seront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe j'adoucirai ses mœurs ; je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre ; et si ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, sous le nom de bacha, ce que vous me défendez sous celui d'Arabe ? O mon père ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois, la vertu n'habite point les Etats despotiques, et l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances ; ma vertu vous devient odieuse, et votre espoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'est encore à vous que je m'en rapporte ; sondez l'abîme de votre âme, et répondez-moi. Si j'immolais la justice à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une odalisque, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes austères de vertu apprises dans mon enfance ! Pourquoi votre zèle ardent s'attiédit-il lorsqu'il s'agit de sa-

crifier cette même vertu aux ordres d'un sultan ou d'un visir? J'oserai vous l'apprendre : c'est que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéissance, doit rejaillir sur vous : alors vous méconnaissiez le crime ; et si vous le reconnaissiez, j'en atteste votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On sent que, pressé par de tels raisonnements, il serait très difficile qu'un père n'aperçût pas enfin une contradiction manifestée entre les principes d'une saine morale et la conduite qu'il prescrit à son fils. Il serait forcé de convenir qu'en désirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une manière implicite et confuse, désiré que, *tout entier aux soins de sa grandeur, ce fils y sacrifiât jusqu'à la justice.* Or, dans ces gouvernements asiatiques, où, des fanges de la servitude, on tire l'esclave qui doit commander à d'autres esclaves, ce désir doit être commun à tous les pères. Quel homme s'essaierait donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuse que personne ne donnerait à ses enfants? Quelle manie que de prétendre former des âmes magnanimes dans des pays où les hommes ne sont pas vicieux parce qu'en général ils sont méchants, mais parce que la récompense y devient le prix du crime, et la punition celui de la vertu! Qu'espérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, si la forme du gouvernement s'y prêtait; où, d'ailleurs, personne n'étant animé de la passion forte du bien public, il ne peut par conséquent y avoir d'hommes vraiment vertueux? Il faut, dans les gouvernements despotiques, renoncer à l'espoir de former des hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en est pas ainsi des Etats monarchiques. Dans ces

Etats, comme je l'ai déjà dit, on peut sans doute tenter cette entreprise avec quelque espoir de succès; mais il faut en même temps convenir que l'exécution en serait d'autant plus difficile que la constitution monarchique se rapprocherait davantage de la forme du despotisme, ou que les mœurs seraient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et je me contenterai de rappeler au citoyen zélé qui voudrait former des hommes plus vertueux et plus éclairés, que tout le problème d'une excellente éducation se réduit, premièrement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'espece d'objets et d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens; et, secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire et de l'estime,

Ces deux problèmes résolus, il est certain que les grands hommes, qui maintenant sont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonstances, deviendraient l'ouvrage du législateur; et qu'en laissant moins à faire au hasard, une excellente éducation pourrait, dans les grands empires, infiniment multiplier et les talents et les vertus.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER

NOTES

DU TOME QUATRIÈME

(1) Voyez le *Gulistan* ou l'*Empire des Roses*, de Saadi.

(2) Dans les ouvrages de théâtre, rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu, on fera exécuter en ce genre, à son héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire : il est peu de poètes dramatiques exempts de ce défaut.

(3) Si, dans ce vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le soleil dit à peu près la même chose à Phaéton son fils, c'est que Phaéton n'est point encore monté sur son char, ni par conséquent dans le moment du danger.

(4) Dans la tragédie anglaise de *Cléopâtre*, Octavie rejoint Antoine : elle est belle ; Antoine peut reprendre du goût pour elle. Cléopâtre le craint ; Antoine la rassure. « Quelle différence, lui dit-il, entre Octavie et Cléopâtre ! O mon amant ! reprend-elle, quelle plus grande différence encore entre mon état et le sien ! Octavie est aujourd'hui méprisée ; mais Octavie est ton épouse. L'espoir immortel habite dans son âme ; il essuie ses larmes, la console dans son malheur : demain l'hymen peut te remettre entre ses bras. Quelle est, au contraire, ma destinée ! Que l'amour se taise un moment dans ton cœur, il ne me reste aucun espoir. Je ne puis, comme elle, gémir près de ce que j'aime, espérer de l'attendrir, me flatter d'un retour. Un seul instant d'indifférence, et tout pour moi est anéanti : l'espace immense et l'éternité me séparent à jamais de toi. »

(5) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'esprit ; mais je dis seulement que ce

n'est pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont, à moins que l'on ne confonde la qualité de *jueg* avec celle de *législateur*.

(6) Les ouvrages de Fontenelle en fournissent mille exemples.

(7) Ce qui peut être vrai des fausses religions n'est point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(8) Il en est de même de cet autre mot de Fontenelle : « En écrivant, disait-il, j'ai toujours tâché de m'entendre. » Peu de gens entendent réellement ce mot de Fontenelle. On ne sent point comme lui toute l'importance d'un précepte dont l'observation est si difficile. Sans parler des esprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Leibnitz et les plus grands philosophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décomposer leurs principes, à les réduire à des propositions simples et toujours claires, auxquelles on ne parvient point sans savoir si l'on s'entend ou si l'on ne s'entend pas ! Ils se sont appuyés sur ces principes vagues, dont l'obscurité est toujours suspecte à quiconque a le mot de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir, si je l'ose dire, fouillé jusqu'au terrain vierge, l'immense édifice de leur système s'est affaissé à mesure qu'ils le construisaient.

(9) Je sais bien que les tours fins ont leurs partisans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir pensé ; la clarté de l'expression est donc une maladresse de l'auteur : il faut toujours jeter quelques nuages sur ses pensées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, et d'apercevoir une vérité à travers l'obscurité de l'expression, mille gens louent avec d'autant plus d'enthousiasme cette manière d'écrire, que, sous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait est certain. Mais je soutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, et résister au désir de les mériter. Une pensée est-elle finement exprimée, il est d'abord peu de gens qui l'entendent ; mais enfin elle est généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expression, cette pensée est, par

les gens d'exprit, réduite à sa valeur intrinsèque, et mise fort au-dessous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuste, venger l'affront que la finesse d'un tour a fait à la sagacité de leur esprit.

(10) On désigne en Perse, par les épithètes de *peintres*, ou de *sculpteurs*, l'inégale force des différents poètes ; et l'on dit, en conséquence, un *poète peintre*, un *oëte sculpteur*.

(11) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est *fort*, mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous : aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie, qui, de tous les raisonnements, sont sans contredit les plus forts.

(12) Tout devient ridicule sans la force ; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la friponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint !

(13) Aux yeux de ce même géant, ce César qui dit de lui : *Veni, vidi, vici*, et dont les conquêtes étaient si rapides, paraîtrait se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

(14) C'est à cette cause qu'on doit en partie rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverse les Empires et change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir ; on craindrait de naître de leur temps. Il en est de ces conquérants comme de ces nuages noirs et sillonnés d'éclairs ; la foudre qui s'élançe de leurs flancs fracasse, en éclatant, les arbres et les rochers. Vu de près, ce spectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

(15) L'excessive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le psalmiste dit que « les montagnes sautent comme des béliers, » cette grande image ne fait sur nous que peu d'effet, parce qu'il est peu d'hommes dont l'imagination soit assez forte pour se faire un tableau net et vif de montagnes sautant comme des cabris.

(16) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre. Quelque compliquée que soit une proposition, on peut, avec le secours de l'analyse, la décomposer en un certain nombre de propositions simples; et ces propositions deviendront évidentes lorsqu'on y rapprochera le *oui* du *non*, c'est-à-dire lorsqu'un homme ne pourra les nier sans tomber en contradiction avec lui-même, et sans dire à la fois que la même chose *est* et *n'est pas*. Toute vérité peut se ramener à ce terme; et, lorsqu'on l'y réduit, il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumière. Mais que de temps et d'observations pour porter l'analyse à ce point, et réduire certaines vérités à des propositions aussi simples! C'est le travail de tous les siècles et de tous les esprits. Je ne vois dans les savants que des hommes sans cesse occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient en chaque genre mis en état de saisir les vérités qu'ils lui proposent.

(17) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *Annales* de Tacite, qui, pleines d'idées profondes de morale et de politique, et ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées et senties.

(18) Je rapporterai à ce sujet un mot de Malherbe. Il était au lit de la mort : son confesseur, pour lui inspirer plus de ferveur et de résignation, lui décrivait les joies du paradis; il se servait d'expressions basses et louches. La description faite : « Hé bien, dit-il au malade, vous sentez-vous un grand désir de jouir de ces plaisirs célestes?... Ah! Monsieur, répondit Malherbe, ne m'en parlez pas davantage, votre mauvais style m'en dégoûte. »

(19) Un homme ne serait plus maintenant cité comme homme d'esprit pour avoir fait un madrigal ou un sonnet.

(20) Rien de plus triste pour quiconque ne s'exprime pas heureusement que d'être jugé par des beaux ou des demi-esprits. On ne lui tient point compte de ses idées; on le juge sur les mots. Quelque supérieur qu'il soit réellement à ceux qui le traitent d'imbécile, ils

ne réformeront point leur jugement; il ne passera jamais près d'eux que pour un sot.

(21) « Il y a, disait ce même abbé de Longuerue, deux ouvrages sur Homère qui valent mieux qu'Homère lui-même : c'est *Antiquitates Homericae*; le second, c'est *Homeri Gnomologia per Dupartum*. Quiconque a lu ces deux livres a lu tout ce qu'il y a de bon dans Homère, et n'a point essuyé l'ennui de ses contes à dormir debout. »

(22) En général, ceux qui ont cultivé sans succès les arts et les sciences deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des sots; ils voudraient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans les lettres comme dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

(23) Mille traits agréables dans la conversation seraient insipides à la lecture. « Le lecteur, dit Boileau, veut mettre à profit son divertissement. »

(24) L'un médit parce qu'il est ignorant et oisif; l'autre, parce que, ennuyé, bavard, plein d'humeur, et choqué des moindres défauts, il est habituellement malheureux; c'est à son humeur plus qu'à son esprit qu'il doit ses bons mots : *Facit indignatio versum*. Un troisième est né atrabilaire; il médit des hommes parce qu'il ne voit en eux que des ennemis. Hé! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de sa haine! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe; il ne voit dans les hommes que des scélérats ou des fripons déguisés. Il le dit, et souvent il dit vrai; mais enfin il se trompe quelquefois. Or, je demande si l'on n'est pas également dupe, soit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice? L'âge heureux est celui où l'on est la dupe de ses amis et de ses maîtresses. Malheur à celui dont la prudence n'est pas l'effet de l'expérience! La défiance prématurée est le signe certain d'un cœur dépravé et d'un caractère malheureux. Qui sait si le plus insensé des hommes n'est pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ses amis, s'expose au supplice d'une méfiance perpétuelle? L'on médit enfin pour faire montre de son esprit : on

ne se dit pas que l'esprit satirique n'est que l'esprit de ceux qui n'en ont point. Qu'est-ce, en effet, qu'un esprit qui n'existe que par les ridicules d'autrui, et qu'un talent où l'on ne peut exceller sans que l'éloge de l'esprit ne devienne la satire du cœur? Comment s'enorgueillir de ses succès dans un genre où, si l'on conserve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, et qu'elle dédaignerait si elle était jointe à plus de lumière?

(25) Ce n'est qu'en France et dans la bonne compagnie qu'on cite comme homme d'esprit l'homme à qui l'on refuse le sens commun. Aussi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illustre, un célèbre artiste, un habile manufacturier, ne nous enlèvera-t-il jamais un homme du bon ton : or, quel esprit que celui dont aucune nation ne veut!

(26) Le savant, dit le proverbe persan, sait et s'enquiert; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir.

(27) On n'entend pas même en ce genre les principes qu'on répète tous les jours. Punir et récompenser est un axiome. Tout le monde en sait les mots, peu d'hommes en savent le sens. Qui l'apercevrait dans toute son étendue aurait résolu, par l'application de ce principe, le problème d'une législation parfaite. Que de choses pareilles on croit savoir, et qu'on répète tous les jours sans les entendre! Quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches!

On raconte d'une fille en réputation de sainteté, qu'elle passait les journées entières en oraison. L'évêque le sait et va la voir : « Quelles sont donc les longues prières auxquelles vous consacrez vos journées? — Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. — Le *Pater*, reprend l'évêque, est sans doute une excellente prière; mais enfin un *Pater* est bientôt dit. — O monseigneur! quelles idées de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux seuls mots : *Pater noster*! En voilà pour une semaine de méditation. »

J'en pourrais dire autant de certains proverbes; je les compare à des échevaux mêlés : en tient-on un

bout, on en peut dévider toute la morale et la politique; mais il faut à cet ouvrage employer des mains bien adroites.

(28) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple, nous donne à peu près l'idée de l'attraction; mais, dans ce poëte, ce n'était qu'une idée vague: elle est, au contraire, dans Newton, le résultat de combinaisons et de calculs nouveaux: Newton en est donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorsque Aristote a dit: *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, il n'attachait certainement pas à cet axiome les mêmes idées que Locke. Cette idée n'était tout au plus, dans le philosophe grec, que l'apercevanee d'une découverte à faire, et dont l'honneur appartient en entier au philosophe anglais. C'est l'envie seule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phrase vide de sens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, suffit pour faire crier au plagiat. On ne se dit pas qu'apercevoir dans un ouvrage un principe que personne n'y avait encore aperçu, c'est proprement faire une découverte; que cette découverte suppose du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'observations qui menaient à ce principe; et qu'enfin celui qui rassemble un grand nombre d'idées sous le même point de vue est un homme de génie et un inventeur.

(29) Je rapporterai à ce sujet un fait assez plaisant. Un homme se faisait un jour présenter à un magistrat, homme de beaucoup d'esprit: « Que faites-vous? lui demanda le magistrat. — Je fais des livres, répondit-il. — Mais aucun de ces livres ne m'est encore parvenu. — Je le crois bien, reprend l'auteur, je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique; je ne compose que pour les colonies. »

(30) C'est à ce sujet que les Persans disent: « J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine. »

(31) Dans un sens étendu, l'esprit juste serait l'esprit universel. Il ne s'agit point de cette sorte d'esprit dans

ce chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

(32) Capitale du Bisnagar.

(33) Il arriva, dit-on, il y a quelques années, en Prusse, un fait à peu près pareil. Deux hommes fort pieux vivaient dans l'amitié la plus intime. L'un d'eux fait ses dévotions, rencontre son ami au sortir de l'église; il lui dit : « Je crois, autant qu'un chrétien peut le croire, être en état de grâce. — Quoi! lui répond son ami, dans cet état vous ne craindriez donc pas la mort? — Je ne pense pas, reprend-il, pouvoir être en meilleure disposition. » Ce mot échappé, son ami le frappe, le tue, et ce meurtre lui paraît la conséquence juste du sentiment d'une foi vive et d'une amitié sincère.

Les esprits justes pouvaient regarder l'usage où l'on était autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause par la voie des armes, comme un usage très bien établi. Il leur paraissait la conséquence juste de ces deux propositions : « Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, et Dieu ne peut pas permettre l'injustice. » S'il s'élevait une dispute sur la propriété d'un fonds, sur l'état d'une personne; si le droit n'était pas bien clair de part et d'autre, on prenait des champions pour l'éclaircir. L'empereur Othon, vers l'an 968, ayant consulté les docteurs pour savoir si en ligne directe la représentation devait avoir lieu, comme ils étaient de différents avis, on nomma deux braves pour décider ce point de droit : l'avantage étant demeuré à celui qui soutenait la représentation, l'empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir. » (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome xv.)

Je pourrais citer encore ici, d'après les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées dans ces temps d'ignorance *jugements de Dieu*. Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide, qui se pratiquait ainsi : « Après quelques oraisons prononcées sur le patient, on lui liait la main droite avec le pied gauche, et la main gauche avec le pied droit, et dans cet état on le jetait à l'eau : s'il surnageait, on le traitait en criminel; s'il enfonçait, il était déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devait se trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pouvant faire aucun mouvement, et son volume étant supérieur à un égal volume d'eau, il

doit nécessairement enfoncer. On n'ignorait pas sans doute un principe de statique aussi simple, d'une expérience si commune; mais la simplicité de ces temps-là attendait toujours un miracle, qu'ils ne croyaient pas que le ciel pût leur refuser pour leur faire connaître la vérité. » (*Ibid.*)

(34) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête, c'est, le plus souvent, dire, sans le savoir, qu'il a plus d'esprit que nous.

(35) L'âne, dit à ce sujet Montaigne, est le plus sérieux des animaux.

(36) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels et méchants. En vain disent-ils que, cruels à regret, c'est le devoir qui leur impose la nécessité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la justice, peut, comme le bourreau, tuer de sang-froid son semblable, le massacrerait certainement pour son intérêt personnel s'il ne craignait la potence.

(37) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphysique tant vanté dans nos anciens romans. On est, en ce genre, sujet à bien des méprises de sentiment. Lorsqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'âme d'une femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en veut; et c'est, à cet égard, pour satisfaire et ses besoins et surtout sa curiosité, qu'on est capable de tout. La preuve de cette vérité, c'est le peu de sensibilité que la plupart des spectateurs marquent au théâtre pour la tendresse de deux époux, lorsque ces mêmes spectateurs sont si vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produirait en eux cette différence de sentiment, si ce ne sont les sentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux situations? La plupart d'entre eux ont senti que, si l'on fait tout pour les faveurs désirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curiosité une fois satisfaite, l'on se console aisément de la perte d'une infidèle, et qu'alors le malheur d'un amant est très supportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un désir déguisé de la jouissance.

(38) Les persécuteurs de Galilée se crurent, sans

doute, animés du zèle de la religion, et furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étaient scrupuleusement examinés, et qu'ils se fussent demandé pourquoi l'église se réservait le droit de punir, par l'affreux supplice du feu, les erreurs d'un homme, lorsque, faisant trouver au crime un asile inviolable près des autels, elle se déclarait pour ainsi dire la protectrice des assassins; s'ils se fussent encore demandé pourquoi cette même église, par sa tolérance, semblait favoriser les forfaits de ces pères qui mutilent sans pitié l'enfant que, dans les temples, les concerts et sur le théâtre, ils dévouent au plaisir de quelques oreilles délicates; et qu'enfin ils eussent aperçu que les ecclésiastiques encourageaient eux-mêmes à ce crime les pères dénaturés, en permettant que ces victimes infortunées fussent reçues et chèrement gagnées dans les églises : alors ils seraient nécessairement convenus que le zèle de la religion n'était pas l'unique sentiment qui les animait. Ils auraient senti qu'ils ne faisaient du temple le refuge du crime que pour conserver par ce moyen un plus grand crédit sur une infinité d'hommes, qui respecteraient dans les moines les seuls protecteurs qui pussent les soustraire à la rigueur des lois; et qu'ils ne punissaient dans Galilée la découverte d'un nouveau système que pour se venger de l'injure involontaire que leur faisait un grand homme, qui peut-être, en éclairant l'humanité, en paraissant plus instruit que les ecclésiastiques, pouvait diminuer leur crédit sur le peuple. Il est vrai que, même dans l'Italie, on ne se rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquisition fit à ce philosophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poème du prêtre Benedetto Menzini. Ce poème, imprimé et vendu publiquement à Florence, est rapporté dans le *Journal étranger*. Le poète s'adresse aux inquisiteurs qui condamnèrent Galilée : « Quel était, leur dit-il, votre aveuglement, lorsque vous traînâtes indignement ce grand homme dans vos cachots? Est-ce là cet esprit pacifique que vous recommande le saint apôtre qui mourut en exil à Pathmos? Non : vous fûtes toujours sourds à ses préceptes. Persécutons les savants; telle est votre maxime. Orgueilleux humains, sous un extérieur qui ne respire que l'humilité, vous qui parlez d'un ton si doux et qui trempez vos mains dans le sang, quel démon funeste vous introduisit parmi nous! »

(39) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine et cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant, comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'Évangile, et ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire ?

(40) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité, mais qui consiste dans un acte qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend en soi le désir des grandeurs pour l'élévation dans l'âme, l'avarice pour économie, la médisance pour amour de la vérité, et l'humeur pour un zèle louable. Aussi la plupart de ces passions s'allient-elles communément avec la bigoterie.

(41) *Ceux des théologiens qui croyaient les papes en droit de disposer des trônes, s'imaginaient aussi être animés du pur zèle de la religion. Ils n'apercevaient pas qu'un motif secret d'ambition se mêlait à la sainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux rois était de consacrer l'opinion qui donnait au pape le droit de les déposer pour cas d'hérésie. Or, les ecclésiastiques étant les seuls juges de l'hérésie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faisait trouver à son gré dans tous les princes qui lui déplaisaient.*

(42) C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'amour que presque tous les sots croient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent : « Nous fuyons les gens d'esprit, c'est mauvaise compagnie; ce sont des hommes dangereux. — Mais, leur dirait-on, l'Église, la cour, la magistrature, la finance, ne fournissent pas moins d'hommes irrépréhensibles que les académies; la plupart des gens de lettres ne sont pas même à portée de faire des triponneries. D'ailleurs, le désir de l'estime, que suppose toujours l'amour de l'étude, leur sert à cet égard de préservatif. Parmi les gens de lettres, il en est peu dont la probité ne soit constatée par quelque acte de vertu. Mais en les supposant même aussi fripons que les sots, les qualités de l'esprit peuvent du moins compenser en eux les vices du cœur;

mais le sot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit? C'est que leur présence humilie, et qu'on prend en soi pour amour de la vertu ce qui n'est qu'aversion pour les hommes supérieurs. »

(43) Qui n'est point écuyer ne donne point de conseils sur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'est point si défiant en fait de morale : sans l'avoir étudiée, on s'y croit très savant, et en état de conseiller tout le monde.

(44) Peuples sauvages.

(45) Si, comme le dit Pascal, l'habitude est une seconde et peut-être une première nature, il faut avouer que l'habitude du crime une fois prise, on en commettra toute sa vie.

(46) Chaque siècle ne produit peut-être que cinq ou six hommes de cette espèce; et cependant, en morale comme en médecine, on consulte la première bonne femme. On ne se dit pas que la morale, comme toute autre science, demande beaucoup d'étude et de méditation. Chacun croit la savoir, parce qu'il n'est point d'école publique pour l'apprendre.

(47) « La plupart des princes, dit le poète Saadi, sont si indifférents aux bons conseils, ils ont si rarement besoin d'amis vertueux, que c'est toujours un signe de calamité publique lorsque ces hommes vertueux paraissent à la cour. Aussi n'y sont-ils appelés qu'à l'extrémité, et dans l'instant où communément l'Etat est sans ressource. »

(48) On voit que je distingue ici l'esprit du bon sens, que l'on confond quelquefois dans l'usage ordinaire.

(49) Lorsqu'il s'agissait à la Chine de savoir si l'on permettrait aux missionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, assemblés à ce sujet, n'y virent point de danger. Ils ne préoyaient pas, disaient-ils, qu'une religion où le célibat était l'état le plus parfait pût s'étendre beaucoup.

(50) Tout le monde sait ce trait d'un courtisan d'Emmanuel de Portugal. Il est chargé de faire une dépê-

pèche : le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle du courtisan la meilleure; il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, et court prendre congé du meilleur de ses amis : « Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour, lui dit-il; le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui. »

(51) Les musulmans croient que tout ce qui doit arriver, jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une table de lumière appelée *louw*, avec une plume de feu appelée *calam-azer*; et l'écriture qui est au-dessus se nomme *caza* ou *cadar*, c'est-à-dire la *prédestination inévitable*.

(52) Lu-cong-pang, fondateur de la dynastie des Han, fut d'abord chef de voleurs : il s'empare d'une place, s'attache au service de T-cou, devient général des armées, défait les T-sins, se rend maître de plusieurs villes, prend le titre de *roi*, combat, désarme les princes révoltés contre l'empire : par sa clémence, plus que par sa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, est reconnu empereur, et cité dans l'histoire des Chinois comme un de leurs princes les plus illustres.

(53) Voyez l'*Histoire des Huns*, par M. de Guignes, tome I, page 174.

(54) Au moment qu'on venait de nommer un ministre, un des premiers commis de Versailles, homme de beaucoup d'esprit, lui dit : « Vous aimez le bien, vous êtes maintenant à portée de le faire. On vous présentera mille projets utiles au public; vous en désirerez la réussite : gardez-vous cependant de rien entreprendre avant d'examiner si l'exécution de ces projets demande peu de fonds, peu de soin et peu de probité. Si l'argent qu'exige la réussite d'un de ces projets est considérable, les affaires qui vous surviendront ne vous permettront pas d'y appliquer les fonds nécessaires, et vous perdrez votre mise. Si le succès dépend de la vigilance et de la probité de ceux que vous emploierez, craignez qu'on ne vous force la main sur le choix des sujets : songez d'ailleurs que vous allez être entouré de fripons; qu'il faut un coup d'œil bien sûr pour les reconnaître; et que la première, mais en même temps

la plus difficile science d'un ministre, est la science des choix. »

(55) Voyez ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Hollande*, à l'article de *Grotius*.

(56) Souvent ils ont pour eux une estime exclusive. Parmi ceux-là même qui ne se distinguent que dans les arts les plus frivoles, il en est qui pensent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce sujet, un mot assez plaisant attribué à Marcel. Un danseur anglais, fort célèbre, arrive à Paris, descend chez Marcel : « Je viens, lui dit-il, vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art ; souffrez que je danse devant vous, et que je profite de vos conseils... Volontiers, lui dit Marcel. » Aussitôt l'Anglais exécute des pas très difficiles et fait mille entrechats. Marcel le regarde, et s'écrie tout à coup : « Monsieur, on saute dans les autres pays, et l'on ne danse qu'à Paris : mais, hélas ! on n'y fait que cela de bien. Pauvre royaume ! »

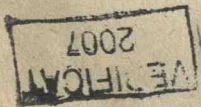
(57) Il serait peut-être à désirer qu'avant de monter aux grandes places, les hommes destinés à les remplir composassent quelque ouvrage : ils en sentiraient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendraient à se méfier de leurs lumières, et, faisant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineraient avec plus d'attention.

FIN DES NOTES DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER

TABLE SOMMAIRE

DU TOME QUATRIÈME

	Pages,
CHAP. III. De l'esprit.....	14
CHAP. IV. De l'esprit fin et de l'esprit fort.....	18
CHAP. V. De l'esprit de lumière, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant et du goût.....	31
CHAP. VI. Du bel esprit.....	39
CHAP. VII. De l'esprit du siècle.....	45
CHAP. VIII. De l'esprit juste. — On prouve, dans ce chapitre, que, dans les questions compliquées, il ne suffit pas, pour bien voir, d'avoir l'esprit juste, qu'il faudrait encore l'avoir étendu; qu'en général, les hommes sont sujets à s'enorgueillir de la justesse de leur esprit, à donner à cette justesse la préférence sur le génie; qu'en con- séquence, ils se disent supérieurs aux gens à talents, croient, dans cet aveu, simplement se rendre justice, et ne s'aperçoivent point qu'ils sont entraînés à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes, méprise dont il est sans doute utile de faire aper- cevoir les causes.....	53
CHAP. IX. Méprise de sentiment. — Ce chapitre n'est proprement que l'exposition des deux cha- pitres suivants. On y montre seulement combien il est difficile de se connaître soi-même.....	61
CHAP. X. Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent. — Dévelop- pement du chapitre précédent.....	61



	Pages.
CHAP. XI. Des conseils. — Il s'agit d'examiner, dans ce chapitre, pourquoi l'on est si prodigue de conseils, si aveugle sur les motifs qui nous déterminent à les donner, et dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes à cet égard, peut quelquefois précipiter les autres. On indique, à la fin de ce chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connaissance de nous-mêmes.....	71
CHAP. XII. Du bon sens.....	80
CHAP. XIII. Esprit de conduite.....	84
CHAP. XIV. Des qualités exclusives de l'esprit et de l'âme. — Après avoir essayé, dans les chapitres précédents, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'esprit, il est utile de connaître quels sont et les talents de l'esprit qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclure, et les talents que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inalliables. C'est l'objet qu'on se propose d'examiner dans ce chapitre et dans le chapitre suivant, où l'on s'applique plus particulièrement à faire sentir toute l'injustice dont le public use, à cet égard, envers les hommes de génie.....	94
CHAP. XV. De l'injustice du public à cet égard. — On ne s'arrête, dans ce chapitre, à considérer les qualités qui doivent s'exclure réciproquement que pour éclairer les hommes sur les moyens de tirer le meilleur parti possible de leur esprit... ..	107
CHAP. XVI. Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel on est le plus propre. — Cette méthode indiquée, il semble que le plan d'une excellente éducation devrait être la conclusion nécessaire de cet ouvrage : mais ce plan d'éducation, peut-être facile à tracer, serait, comme on le verra dans le chapitre suivant, d'une exécution très difficile.....	119

Pages

CHAP. XVII. De l'éducation. — On prouve, dans ce chapitre, qu'il serait sans doute très utile de perfectionner l'éducation publique, mais qu'il n'est rien de plus difficile; que nos mœurs actuelles s'opposent, en ce genre, à toute espèce de réforme; que dans les empires vastes et puissants, on n'a pas toujours un besoin urgent de grands hommes; qu'en conséquence, le gouvernement ne peut arrêter longtemps ses regards sur cette partie de l'administration. On observe cependant, à cet égard, que dans les Etats monarchiques, tels que le nôtre, il ne serait pas impossible de donner le plan d'une excellente éducation, mais que cette entreprise serait absolument vaine dans des Empires soumis au despotisme, tels que ceux de l'Orient..... 128

**VERIFICAT
2017**

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER



<i>Maistre (X. de)</i> . Voyage autour de ma Chambre.....	1	<i>Roland (Hme)</i> . Mémoires.....	4
— Prisonniers du Caucase.....	1	<i>Rousseau (J.-J.)</i> . Emile.....	4
<i>Millevoye</i> . Poésies.....	1	— La Nouvelle Héloïse.....	5
<i>Mirabeau</i> . Théâtre.....	2	— Confessions.....	5
<i>Marmontel</i> . Les Incas.....	2	— Contrat social.....	1
<i>Mausillon</i> . Petit Carême.....	2	— De l'Inégalité.....	1
<i>Mirabeau</i> . Sa Vie. Ses Discours.....	5	<i>Saint-Réal</i> . Don Carlos. Conjur- ration contre Venise.....	1
<i>Molière</i> . Tartufe. Dépit.....	1	<i>Salluste</i> . Catilina. Jugurtha.....	1
— Don Juan. Précieuses.....	1	<i>Scarron</i> . Roman comique.....	3
— Bourgeois Gentilhomme. — Comtesse d'Escarbagnas.....	1	— Virgile travesti.....	3
— Amphitryon. Ecole des Maris.....	1	<i>Schiller</i> . Les Brigands.....	1
— Médecin malgré lui. Mariage forcé Sicilien.....	1	— Guillaume Tell.....	1
— L'Etourdi. Sganarelle.....	1	<i>Sedaine</i> . Philosophe sans le sa- voir. La Gageure.....	1
— L'École des Femmes.....	1	<i>Sévigné</i> . Lettres choisies.....	2
— Malade imaginaire. Fourbe- ries de Scapin.....	1	<i>Shakespeare</i> . Hamlet.....	1
— L'Avare. George Dandin.....	1	— Roméo et Juliette.....	1
— Misanthrope. Femmes savan- tes.....	1	— Macbeth.....	1
— Pourceaugnac. Fâcheux.....	1	— Othello.....	1
<i>Montesquieu</i> . Lettres persanes.....	2	— Roi Lear.....	1
— Grandeur et Décadence des Romains.....	1	— Joyeuses Commères.....	1
<i>Ovide</i> . Métamorphoses.....	3	<i>Sterns</i> . Voyage sentimental.....	1
<i>Pascal</i> . Pensées.....	1	<i>Suetons</i> . Douze Césars.....	2
— Lettres Provinciales.....	2	<i>Swift</i> . Gulliver.....	2
<i>Piron</i> . La Métromanie.....	1	<i>Tacite</i> . Mœurs des Germains.....	1
<i>Plutarque</i> . Vie de César.....	1	<i>Tasse</i> . Jérusalem délivrée.....	2
<i>Prévost</i> . Manon Lescaut.....	1	<i>Tassoni</i> . Seau enlevé.....	1
<i>Rabelais</i> . Œuvres.....	5	<i>Fauban</i> . Dime royale.....	1
— Phèdre. Britannicus.....	1	<i>Fauvenargues</i> . Choix.....	1
— Andromaque. Plaideurs.....	1	<i>Virgile</i> . Enéide.....	2
— Iphigénie. Mithridate.....	1	— Bucoliques et Géorgiques.....	1
<i>Regnard</i> . Voyages.....	1	<i>Voltaire</i> . Ruines. Religion.....	2
— Le Joueur. Les Folies.....	1	<i>Voltaire</i> . Charles XII.....	2
— Le Légataire universel.....	1	— Siècle de Louis XIV.....	4
		— Histoire de Russie.....	2
		— Romans.....	5
		— Zaïre. Mérope.....	1
		— Mahomet. Mort de César.....	1
		<i>Xénophon</i> . Dix mille.....	1

Adresser toutes les demandes à M. L. BERTHIER

2, RUE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)

La **BIBLIOTHÈQUE NATIONALE**, fondée en 1793, dans le but de faire pénétrer au sein des plus modestes foyers les œuvres les plus remarquables de toutes les littératures, a publié, jusqu'à ce jour, les principales œuvres de

ALFIERI.	ERASME.	MOLIÈRE.
ARIOSTE.	ÉPICTÈTE.	MONTESQUIEU.
BACHAUMONT.	FLORIAN.	OVIDE.
BEAUMARCHAIS.	FÉNÉLON.	PASCAL.
BECCARIA.	FOÉ (de).	PIRON.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.	FONTENELLE.	PLUTARQUE.
BOILEAU.	GËTHE.	PRÉVOST.
BOSSUET.	GOLDSMITH.	RABELAIS.
BOUFFLERS.	GRESSET.	RACINE.
BRILLAT-SAVARIN.	HAMILTON.	REGNARD.
BYRON.	HOMÈRE.	ROLAND (Madame).
CAZOTTE.	HORACE.	ROUSSEAU (J.-J.).
CERVANTES.	JEUDY-DUGOUR.	SAINT-REAL.
CÉSAR.	JUVÉNAL.	SALLUSTE.
CHAMFORT.	LA BOËTIE.	SCARRON.
CHAPELLE.	LA BRUYÈRE.	SCHILLER.
CICÉRON.	LA FONTAINE.	SEDAINE.
COLLIN D'HARLEVILLE.	LAMENNAIS.	SÉVIGNÉ (M ^{me} de).
CONDORCET.	LA ROCHEFOUCAULD.	SHAKESPEARE.
CORNEILLE.	LESAGE.	STERNE.
COURIER (Paul-Louis).	LINGUET.	SUËTONE.
CYRANO DE BERGERAC.	LONGUS.	SWIFT.
D'ALEMBERT.	MABLY.	TACITE.
DANTE.	MACHIAVEL.	TASSONI.
DÉMOSTHÈNES.	MAISTRE (de).	VAUBAN.
DESCARTES.	MALHERBE.	VAUVENARQUE.
DESMOULINS (Camille).	MARIVAUX.	VIRGILE.
DIDEROT.	MARMONTEL.	VOLNRY.
DUCLOS.	MASSILLON.	VOLTAIRE.
	MIRABEAU.	XÉNOPHON.

Voir le catalogue détaillé dans l'intérieur de la couverture

Envoi franco du Catalogue

On trouve aussi chez les mêmes Éditeurs

L'ÉCOLE MUTUELLE

COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE EN 23 VOLUMES

Comprenant : Grammaire. — Arithmétique et Tenue de livres. — Histoire naturelle. — Agriculture. — Cosmographie. — Droit usuel. — Géométrie générale. — Physique. — Hygiène. — Chimie. — Géographie de la France. — Mythologies et Religions. — Philosophie et Morale. — Botanique. — Histoire de France. — Inventions et Découvertes. — Géométrie. — Histoire du Moyen Âge. — Histoire ancienne et moderne. — Dictionnaire usuel de la Langue française.

Le volume broché, 25 c.; relié, 45 c. — Franco, 60 cent.